

Nexum quaerendo



*L
e
c
o
l
l
e
c
t
i
f*

Nexum Quaerendo

Collectif

NEXUM QUAERENDO

Illustrations : © Julie Poncet / Hugo Prat Tous droits réservés.
Couverture : © Mina Brahimi Tous droits réservés.

Préface

« L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité. »¹ Cet inconnu dont parle Marguerite Duras nous l'avons rencontré le temps d'un atelier. Assis.es, réuni.e.s, côte à côte, nous avons tou.te.s à notre façon expérimenté ce petit bout de « rien », apprivoisé l'énigmatique, afin de toucher au plus près la mécanique du langage. Le surréalisme vous paraît trop abstrait ? Prenez un stylo et inventez la ville de demain en métamorphosant l'église en bibliothèque. Vous trouvez le style de Duras trop elliptique ? Montez dans une voiture et refaites donc le scénario de son *Camion*².

Au-delà du pastiche, François Bon, écrivain et chef d'orchestre en ces heures de partage, a su nous guider avec

¹ Marguerite Duras, *Ecrire*, Paris : Editions Gallimard, 1993.

² Marguerite Duras, *Le Camion*, film, 1977.

bienveillance, sans a priori, confrontant les personnalités de chacun.e à celles des autrices et auteurs qui nous ont prêté leur gimmick afin de modeler et créer nos propres œuvres.

Ainsi, il a fallu se relever les manches, s'arrimer au clavier, se lancer dans l'obscur jeu de la création, où le « je » se dissimule sans cesse, se déguise en « il » parfois, hoquette de temps à autre pour finalement se perdre dans l'*enquête* infinie de la recherche des mots.

Enquête, telle fut notre première consigne, le premier chemin que nous devons tous et toutes emprunter sans en connaître la destination. Raviver un souvenir, capturer un instant puis en extraire tous les détails. Mais dans cette quête objective quelque chose s'agite et se prépare.

L'inspiration...

Petite boule de suif à ses débuts, elle se débat, grossit, se sublime et nous ouvre enfin toutes les portes de la création : le réel s'essouffle, le mystère pénètre la syntaxe, l'angoisse étouffe les mots, et le fantastique naît.

À présent lecteurs, vous avez la *clé*.



Obsessions

L'homme et la mère

*J*e fais constamment le même trajet pour me rendre à la gare et, lorsque mon regard se pose sur celui des piétons, je ne peux m'empêcher de repérer cet homme presque toujours présent. Sa démarche est rapide, ses cheveux sont longs, noués en une queue de cheval. Je ne saurais lui donner un âge, il a cette sorte de je ne sais quoi qui interroge et qui percute, loin d'être fondu dans la masse du flux quotidien des passants, il se démarque par cette étrange façon d'être lui-même, toujours dans cette même rue qu'il semble parcourir, à toutes heures, d'un bout à l'autre. Il a cet air distant et intemporel, mais surtout ce quelque chose qui brille et qui tinte dans un prolongement d'une manche un peu trop longue, à moitié retroussée. Mais je n'avais jamais vraiment prêté attention à ce détail jusqu'à cette fameuse nuit. Je me disais simplement qu'il était là, encore, et ce « il » inconnu devenait au fil des jours de plus en plus familier. Et

puis, un soir après le travail, alors que la rue était calme et presque déserte, je l'aperçus. La curiosité légère et frivole de ces rencontres journalières s'accompagnait désormais d'un malaise étrange et troublant. « Comment pouvait-il être là de nouveau en même temps que moi ? »

Et puisque tout était calme, et puisque mon regard n'était plus sollicité par les mouvements intempestifs des automobilistes, des piétons et des cyclistes, je pouvais enfin distinguer ce qui jusque-là était resté opaque à mes regards fragmentés : des clés.

Celles-ci semblaient réunies en un gros trousseau, des clés qui s'entrechoquent. C'est étonnant comment, en une fraction de seconde, on peut photographier un élément, saisir l'instant, le capturer pour ne jamais le perdre. Une main pleine de clés. Je continuais mon chemin mais toujours attachée à ce détail qui loin d'être insignifiant devenait pour moi de plus en plus oppressant. Cette main pleine de clés. Ce « il » était devenu quelqu'un, ce quelqu'un était devenu une personne. Cette personne devenait personnage. Et cette main était toujours pleine de clés. Des clés qui protègent ou qui enferment ? Qui ouvrent ou qui crochètent ? Qui capturent ou qui libèrent ? Des clés qui dépassaient de cette manche. Cette manche qui recouvrait une main invisible et des clés ? Des clés en guise de doigts...

Et cette rue sans lui, serait-elle la même à présent ? Au début, sa présence quotidienne me paraissait bizarre presque insensée et puis il y eut ce moment particulier où l'étrangeté se renversa, ce moment où le voir m'était devenu confortable car familier ; désormais c'est son absence qui dérangeait. Les ombres de la rue n'étaient plus les mêmes sans lui, les sons étaient disloqués et distendus, les visages des passants reflétaient un déjà-vu insipide et malade. Il manquait à cette rue. Les trottoirs l'attendaient comme on attend un vieil ami au coin du feu.

Apparition nocturne : le vent dans les platanes, les murmures des trottoirs, la chaussée perdait enfin sa peau de béton maussade. Il était là. Elle respirait, la Rue ! Son flanc se soulevait, la pluie affluait de part et d'autre, les bouches l'avalait, la recrachaient, bouillonnement vivant. Il arrive. Il est déjà là. Les gargouilles rient, et le cliquetis, le cliquetis. Les clés qui se percutent. Le cliquetis, le cliquetis. Elle chante la Rue ! Les lampadaires rayonnent, les moustiques s'agglutinent, dialogue nuptial...

Et si...

Et si un jour je décidais de ne plus avoir peur de ce « il » vêtu de nuit...

Et si un jour je décidais de m'accrocher au moindre de ses pas... Découvrir qui il est, où il va et pourquoi... Géôlier macabre ? Gardien d'invisible ou Serrurier spectral, qui était-il ?

Ce cliquetis, encore ce cliquetis, même quand je m'éloigne, toujours ce cliquetis... Condamnée à être hantée : ces clés, ces mains, ces gargouilles, cette rue, ce visage ; tout est brouillé, confus, happé mais tout est lié par ce cliquetis...

Ce cliquetis... Ce cliquetis résonnera-t-il toujours en moi ? Un souvenir d'enfance, le désir d'entendre le tintement des clés d'une mère bien trop souvent absente... Un cliquetis rêvé... Celui que je n'entendais jamais assez... Elle en avait plusieurs aussi des clés ma mère, mais les siennes n'ouvriraient pas la seule serrure qui pour moi comptait... Je rêvais de la suivre elle aussi, mais j'étais tout simplement trop petite...

Le cliquetis, toujours ce cliquetis...

Mais lui si je le suivais, il serait...

Il serait un damné, rejeton d'une société atrophiée : peur, colère, absurdité ! Il enfermerait ses souffrances, nuit et jour, heure après heure, une purge continuelle, un dégueulis de douleurs bouclées à double tour, une boîte de Pandore plus jamais ouverte...

Ou bien il serait poète, tous les matins un nouveau texte en tête, un recueil dans sa besace et ses clés en main... Des clés qui ouvrent une porte aux serrures multiples, un cercle de lecteurs anonymes disséminés dans les ruelles, des

Obsessions

amateurs de littérature, des poètes du cœur. Alors ils parleraient d'Écosse, de pain d'épice et de musique. Ces clés ouvriraient un ailleurs poétique, Lui il serait Passeur, suspendu entre passé et présent, entre ici et maintenant.

Cynthia Saby

L'ascenseur

*I*l est huit heures du matin, on est vendredi l'ascenseur métallique est vide. Sa lumière blanchâtre m'agresse déjà, pourquoi ses néons sont aussi forts le matin ? Il pourrait penser à celles qui se lèvent tôt et ménager leurs yeux. Il a dû bien s'amuser hier soir, il reste des traces de baisers sur son grand miroir, et quelques cadavres de bouteilles dans son angle.

Il est huit heures du soir, on est dimanche. Et c'est toujours la même chanson, tous les dimanches soir sans exception. On est serré dans cet ascenseur. Tous là avec nos valises, repartis pour une nouvelle semaine durant laquelle on attend le weekend. On n'ose pas trop se regarder parce que, si on le faisait, on devrait se dire bonjour, et franchement qui a envie de dire bonjour à des inconnus avec lesquels on est coincé dans un ascenseur. Alors on baisse la tête en attendant

que chacun descende à son étage. Et moi, j'espère secrètement que quelqu'un m'emmènera à l'étage secret.

Il est midi, on est mercredi. Il pleut énormément dehors, j'ai couru pour ne pas trop me mouiller. J'entends le bruit de l'ascenseur, je me dépêche pour ne pas le louper et devoir prendre les escaliers. Il faut que je le prenne le plus possible si je veux résoudre mon enquête. J'y arrive, je glisse ma main avant que les portes ne se referment. Elles se rouvrent. Une bande de copines rigolent à gorge déployée et quand je rentre, plus rien. J'espère qu'elles ont mis la clé. Je pourrais comme ça accéder au mystère, percer le secret. L'ascenseur est trempé lui aussi. Une grosse flaque sur son sol.

Et si j'écrivais un livre sur cette histoire, je commencerais par vous dire que quand je suis seule chez moi, dans mon appartement, qu'il n'y a aucun bruit, je peux entendre l'ascenseur. Le bruit entêtant qu'il fait quand quelqu'un l'appelle. Et alors, avec ma psychose et ma curiosité extrême et toujours insatisfaite, je me demande qui le demande et où il va. Surtout où il va.

Ce soir-là, le soir où tout a commencé, j'étais allongée dans mon lit, ma couette ultra moelleuse et confort ramenée sur moi. J'attendais que le sommeil vienne me chercher. L'odeur du repas du soir flottait encore dans la pièce. Il

manque vraiment une ventilation. Foutu appart' d'étudiant ! C'est quand j'attendais péniblement le sommeil, qu'il tinta encore, encore une fois, une fois de plus, la fois de trop. Je me suis alors levée et rhabillée. Il fallait que je résolve le mystère, où allaient tous ces gens. Pourquoi tous ces secrets. Je claquai la porte derrière moi et partis à l'aventure. Il était en train de redescendre, il devait avoir déposé la personne à l'étage voulu. C'était à mon tour de le prendre. Et c'est à ce moment-là que je l'ai remarquée : au-dessus de tous les boutons d'étages 1, 2, 3, 4, et 5, il y a une serrure. Et je n'ai pas la clé.

Pourquoi je n'ai pas la clé ? Peut-être qu'il y a un étage secret ? Peut-être que tout le monde a la clé dans l'immeuble ? Peut-être qu'ils peuvent tous aller dans ce dernier étage secret ? Je suis peut-être la seule à ne pas posséder cette clé, la clé. Peut-être que tout le monde a la clé ? Peut-être que personne ne veut que moi j'aie la clé ? Pourquoi ils ne veulent pas que j'aie la clé ? Qui a la clé ? Pourquoi eux l'ont ? Comment peut-on faire pour avoir la clé ? À qui faut-il demander pour avoir la clé ? Est-ce que cette personne qui était dans l'ascenseur avait la clé ? Est-ce qu'ils étaient plusieurs ? Est-ce qu'ils allaient à l'étage mystère ?

J'ai essayé d'accéder à cet étage par les escaliers. Arrivée au cinquième étage, les escaliers continuent alors qu'il

n'est pas censé y avoir de sixième étage. L'escalier est en colimaçon. De mon étage jusqu'au secret, il y a exactement cent deux marches et neuf paliers. Oui, je les ai comptés dans un certain souci de précision. Tout élément peut être précieux pour résoudre mon enquête. Les escaliers sont tapis de lino grisâtre comme on peut en retrouver dans les hôpitaux. Et pour compléter ce charmant tableau, ils ont assorti le garde-corps et le nez de marche d'une hideuse couleur bleuâtre.

Au bout de cet escalier se trouve la solution, je vais enfin savoir quel est cet étage mystérieux que tout le monde connaît à part moi. Je monte les escaliers deux à deux, prise dans cet élan je cours maintenant. Je ne suis plus qu'à quelques marches de toutes mes réponses. Il n'y a pas de porte. Je me retrouve face à un mur, je suis au sixième étage enfin au seuil du sixième étage et je ne peux pas entrer, il y a un mur qui me bloque le passage. Je redescends alors, déçue mais convaincue cette fois qu'il y a un sixième étage, un étage secret auquel je n'ai pas accès.

Questions face au mur :

- Pourquoi y a-t-il un étage secret ?
- À quoi sert-il ?
- Pourquoi y a-t-il un mur ?
- Pourquoi ont-ils fait un escalier qui est inutile ?

- Qui a construit l'escalier qui ne sert à rien ?

À faire :

- Prendre l'ascenseur chaque jour. Je finirai par croiser quelqu'un qui par mégarde m'emmènera dans cet étage sans savoir que moi je ne possède pas la clé.
- Demander à ma propriétaire si elle sait.
- Demander à la concierge. Peut-être qu'elle sait, elle ?
Non.

La concierge a pour bureau une petite pièce faite de vitres en plexiglas, on dirait un bocal. En plus elle tourne en rond là-dedans comme un poisson dans son aquarium. Elle garde toujours sa porte fermée et, pour pouvoir lui parler, il faut d'abord sonner pour qu'elle déverrouille la porte. Mais il ne faut pas compter sur elle pour venir l'ouvrir, ni pour t'inviter à t'asseoir. Elle est assise à sa chaise de bureau. Sur son bureau, il y a souvent une pile de papiers, sûrement pour qu'elle puisse faire semblant de travailler. Derrière elle, des cadres photos avec sa famille coincée dedans. Sur son écran d'ordinateur, un contrôle de toutes les caméras de tous les étages de l'immeuble. Elle a un œil sur tout, tout le temps.

Elle ne sait rien, enfin elle ne veut rien me dire. Je suis allée voir la concierge pour lui demander si elle savait pour l'étage secret. Elle a refusé de me répondre et prétexté avoir beaucoup de travail pour que je parte. Alors que tout le

monde sait qu'elle ne sert strictement à rien dans l'immeuble, à part écouter tout ce qui se dit et regarder les retours des caméras. D'ailleurs, elle qui écoute tout, c'est plutôt étonnant qu'elle n'ait pas connaissance de cet étage ou même de cette clé. Peut-être qu'elle aussi, elle n'a pas le droit d'y accéder, ou peut-être juste qu'elle est dans la confidence et que personne ne veut que moi j'y sois.

À faire :

- Prendre l'ascenseur chaque jour.
- Demander à ma propriétaire si elle sait.
- Regarder les retours des caméras, peut-être qu'il y a des caméras au sixième étage. Je pourrai enfin savoir ce qu'il s'y passe.

Lucie

On ne ment pas à Lolita Clerc

*L*e collège... Pour certains une très bonne époque avec de merveilleux souvenirs, et pour d'autres les pires années de leur vie. Je n'en gardais pas un très bon souvenir, mais ce que j'y avais vécu avait forgé mon caractère pour me permettre d'avancer. À présent, je devais inscrire mon fils dans ce même collège. On n'habitait vraiment pas loin et les bus pourraient le poser juste devant.

Pour inscrire Andy, je devais me rendre dans le bâtiment de l'administration. Traverser la grande cour de récréation, entrer dans le hall, monter les escaliers, tourner et aller sur ma droite. J'avançais donc dans les couloirs quand j'aperçus une porte. Rien d'anormal jusqu'ici, mais cette porte m'évoquait toute ma scolarité ici. Elle avait été importante quand j'étais élève, et je me souvenais à peine pourquoi...

Quand j'étais au collège, je n'avais pas d'amis et je passais mon temps à explorer le bâtiment. Jusqu'ici je n'en avais jamais vu d'aussi grand, alors l'aventure était au rendez-vous. J'étais une enfant curieuse depuis ma naissance et on me comparait souvent à une fouine. De manière générale, les portes étaient fermées à clé et celles que j'arrivais à ouvrir ne contenaient rien d'intéressant. Mais un jour, j'ai trouvé une porte dans le couloir de l'administration, ordinairement fermée, cette fois elle était grande ouverte. Les clés étant encore dessus, je les ai prises et je suis entrée dans la salle. Il n'y avait pas grand-chose et on n'y voyait rien, mais j'ai failli tomber dans des escaliers descendants. J'avais à peine descendu quelques marches que j'entendis des voix d'adultes venir d'en bas. Je n'avais absolument pas le droit d'être là. Je suis remontée en courant et suis retournée en salle d'étude. Lorsque je suis revenue dans la semaine, la serrure avait été changée et la clé que j'avais volée ne fonctionnait plus. Le truc bizarre, c'était que, en dessous du rez-de-chaussée, il n'y avait pas de sous-sol, sinon il serait apparu sur les plans de la scolarité pour indiquer les extincteurs et les lieux de confinement en cas d'attaque. Mais rien. Les surveillants n'en savaient pas plus que moi, me certifiant qu'il n'y avait pas de sous-sol. Je passais des heures à surveiller cette porte, dans l'espoir que quelqu'un sorte ou entre, mais rien, je n'ai jamais vu personne. J'ai quitté le collège sans jamais savoir ce qu'il cachait.

J'avais rapidement repris mes esprits. Agissant normalement pour aller inscrire mon fils, cette histoire ne sortait pourtant pas de mes pensées. Je me connaissais bien, il fallait que je sache ce qui se cachait derrière cette porte, derrière ces escaliers, sinon j'allais en perdre le sommeil et la raison. Je le savais. Je l'avais rapidement accepté. Il ne me restait plus qu'à me mettre au travail.

Il aurait été facile d'attendre qu'Andy rentre au collège et de lui demander d'aller voir pour moi, mais j'étais trop pressée et je ne voulais pas qu'il se fasse remarquer. J'ai d'abord appelé l'administration pour savoir si je pouvais aller faire un tour dans le collège car j'y retrouvais l'inspiration que j'avais déjà lorsque j'y étais. Visiblement, être ancienne élève et auteure confirmée n'avait pas suffi à convaincre le nouveau directeur, Monsieur J. Moraux. D'un autre côté, même si j'avais eu l'autorisation de me promener dans les couloirs, on ne m'aurait jamais donné la clé qui ouvrait cette porte. Ça ne m'aurait pas avancée plus que ça.

À ce moment-là, malgré le fait que j'avais le soutien de mon mari, je me suis posé la question. Qu'est-ce que je m'attendais à trouver ? Des aliens, des fantômes, des élèves enfermés ? Je ne savais pas. Je repris rapidement mes recherches. La mairie m'avait envoyé les plans du collège. Je leur avais menti en disant que c'était pour Andy, pour qu'il se

repère avant la rentrée. Bref, j'avais raison, il y avait bien un sous-sol, mais je n'appris rien de plus.

J'avais l'étrange faculté de me souvenir de choses qui n'avaient pas forcément d'importance, et le nom de mon ancien directeur m'était revenu tout de suite à l'esprit. Pascal Desbos. D'ailleurs, son adresse mail était encore notée sur mon ancien carnet de correspondance. Deuxième douche froide pour moi. Il avait répondu à mon mail en disant qu'il n'avait rien à me dire et que j'avais beaucoup trop d'imagination. Fidèle à moi-même, je lui avais renvoyé un mail avec une photo de la clé que j'avais volée et le plan du sous-sol.

Après ça, il y avait eu un grand moment de flottement. Je faisais du surplace. Je n'apprenais rien et personne ne me répondait. Je me posais de plus en plus de questions, tellement que ça m'empêchait d'écrire. Est-ce que ça valait vraiment la peine que je me casse la tête ? J'avais le soutien de mon fils mais pas la moindre idée d'où partir. Je ne savais pas ce que j'espérais. En général, c'était moi qui créais des mystères et pas l'inverse !

Brigitte Cordier, une ancienne agente d'entretien, me répondit enfin. Elle m'expliqua que le sous-sol n'était composé que de salles de cours comme le reste du collège. Cependant, d'après elle, elles étaient mieux équipées.

Monsieur Desbos finit par me renvoyer un mail en disant que si je ne savais rien à propos du sous-sol, c'est parce

que je n'étais pas destinée à y aller. Ce mail me donna encore plus envie de savoir qui était destiné à y aller et pourquoi pas moi.

Je pris contact avec Ryan Beaumont, le parrain d'Andy qui travaillait dans la police. Il n'était pas autorisé à me donner les listes d'élèves mais me dit qu'il y avait effectivement quelque chose de bizarre. Je savais qu'il y avait 4 classes par niveau, donc 16 classes en tout, avec environ 30 élèves dans chaque. L'année de ma cinquième, il y aurait dû y avoir 480 élèves inscrits, mais il y en avait 540. Il manquait 60 élèves.

Je pris de nouveau contact avec le directeur en lui disant ce que j'avais découvert. Dans l'attente d'une réponse, Ryan me donna le nom d'une élève inscrite mais n'apparaissant pas dans une classe, Noémie Boval. D'après son profil Facebook, elle avait réussi ses études et gagnait bien sa vie.

Le directeur me répondit enfin. Il m'expliqua qu'en début d'année, il y avait toujours une marge d'erreur sur les élèves, ils ne pouvaient pas accueillir tout le monde mais ne savaient pas qui allait aller ailleurs. Même si ces enfants étaient inscrits, personne ne les avait jamais vus parce qu'ils étaient dans d'autres collèges. Le sous-sol aménagé était en fait un bunker en cas d'attaque, comme le voulait la norme à un moment. Ne servant pas à sa fonction principale, on l'avait reconverti en lieu de stockage de matériel, de dossiers,

etc... Et la seule raison pour laquelle j'avais entendu des adultes en parler lorsque j'étais élève, c'était parce qu'il était fréquemment trié et nettoyé. Il termina en disant qu'il n'y avait rien d'autre à comprendre ou découvrir.

J'avais fini par renoncer. J'avais supprimé les documents que j'avais réunis et j'ai recommencé à écrire sur mon projet principal. Mon fils était enfin entré au collège. Malgré cette histoire, j'étais contente qu'il aille étudier là où j'avais rencontré son père.

Happy Ending croyez-vous ? Vous devriez lire toutes les pages.

Je savais bien que mon instinct ne me trompait pas. Je ne m'étais jamais trompée sur le moindre mystère. Cet ancien directeur s'était bien moqué de moi. Nous avons reçu une lettre du collège d'Andy, voilà ce qu'elle disait :

"Madame, Monsieur, bonjour,

Je suis au regret de vous annoncer que les résultats de votre fils, Andy, ne lui permettront pas de suivre les cours avec ses autres camarades.

Bien sûr, il vous appartient d'en décider, mais si votre fils fait son année comme tout le monde, il devra redoubler, il a un retard non-négligeable par rapport aux autres et aux exigences du programme.

Sachez cependant qu'il existe une alternative. Votre fils n'est pas le seul dans ce cas, et ce n'est pas la première fois que cela arrive.

Ainsi, il peut suivre les cours au sein du Programme d'études spécialisées pour enfants en difficulté où le programme scolaire sera adapté à sa vitesse et à ses besoins. Ces cours ont lieu dans le sous-sol du collège, aménagé avec des salles un peu plus équipées technologiquement, de manière à ce que les autres élèves ne les discriminent pas et n'en fassent pas des souffre-douleurs.

Bien entendu, votre fils et ses camarades, dans cette classe, auront le même temps de pause que le reste du collège, mais ils sortiront à l'arrière du bâtiment, avant l'entrée de la forêt, par le même lieu où ils arriveront le matin.

La décision finale vous revient, notre seul but est de faire en sorte que votre fils revienne à un niveau acceptable et qu'il ne perde pas une année parce qu'il n'a pas reçu l'aide qu'il lui fallait. Si vous ne nous contactez pas pour nous rendre une décision définitive avant le 20 septembre, votre fils continuera dans sa classe actuelle.

Je reste à votre entière disposition pour toutes questions ou rendez-vous,

Veuillez croire, Madame, Monsieur, à l'expression de mes salutations les plus sincères.

Julien MORAUX, directeur de George Sand "

J'allais en faire un livre, ça lui apprendrait, à cette espèce d'énergumène, qu'on ne ment pas à Lolita CLERC.

Lolita

Il était une folle

*J*e m'en rappelle encore, quand j'étais petite il y avait cette vieille femme qui se promenait dans le village. On ne connaissait pas son nom, on ne savait même pas où elle habitait. On savait juste qu'elle était vieille et qu'elle vivait probablement seule. Cette personne, on ne peut pas l'oublier. À chaque fois qu'elle se promenait dans le village avec sa démarche quasi théâtrale, elle criait. Pourquoi ? Je pense qu'elle était folle. Peut-être bien qu'elle voyait des choses que nous ne pouvions pas voir. D'où venait-elle, pourquoi est-ce qu'elle était seule, et où allait-elle ? Un jour elle a disparu. On ne l'a plus vue. Avait-elle été emportée par ses démons ? Était-elle morte ?

Je l'ai entendue avant de la voir, et je crois que quand elle croisait des gens dans la rue elle ne criait pas. Peut-être que quand elle était avec des gens ses démons s'effaçaient ?

Je me suis toujours demandé si elle avait des enfants, un mari, de la famille. N'avait-elle que sa psychose et sa démence pour prendre soin d'elle ? J'aimerais savoir ce qu'elle avait dans la tête. On la traitait de folle, on se moquait d'elle mais... Peut-être qu'elle criait pour essayer de faire fuir cet être démonique qui la rongait de l'intérieur, emportant sa mémoire, ses souvenirs, sa santé, son âme, l'emportant, elle.

Ma mère aussi se souvenait d'elle. À chaque fois qu'elle passait, mon frère et moi on rigolait, on n'était que des enfants, on ne se doutait pas qu'elle puisse souffrir de sa situation. Vivre seule, marcher seule, crier seule. Je pense que je me souviendrai d'elle encore longtemps. Une fois, je marchais dans la rue, sûrement pour aller à la boulangerie, elle était là elle aussi mais cette fois elle demeurait silencieuse. Je l'ai dépassée et, quand je me suis retournée quelques secondes plus tard, elle n'était plus là. Mais où était-elle passée ? Le croisement était à plus de cent mètres derrière elle, impossible qu'elle ait fait demi-tour. Bizarre.

Je veux en savoir plus sur cette vieille dame. Elle était tellement étrange que je veux savoir. Savoir qui elle était, ce qu'elle était devenue. Alors je remonte dans ce petit village. Rien n'a changé. La boulangerie est fermée, « Recherche nouveau propriétaire » écrit en gros sur la devanture. Je marche jusqu'à rejoindre la maison où j'habitais étant enfant. Tiens, un camion de déménagement devant la maison d'en

face. Encore des gens qui s'en vont. Je ne reconnais aucun nom sur les boîtes aux lettres. Je tente de toquer chez mes anciens voisins qui sont encore là. Je discute avec eux et évoque quelques souvenirs. Comme si de rien n'était, j'aborde le sujet qui m'a amenée ici. Je leur parle de la vieille femme. Ils me regardent étrangement. Ils ne se souviennent pas d'elle. Comment peuvent-ils ne pas s'en souvenir ? Je laisse tomber. On discute encore et je me décide à partir. Je me dirige vers la maison que ma mère m'a indiquée. Je frappe à la porte. Une femme âgée d'une soixantaine d'années m'ouvre. Elle ne doit pas habiter là depuis très longtemps, la maison a été rénovée.

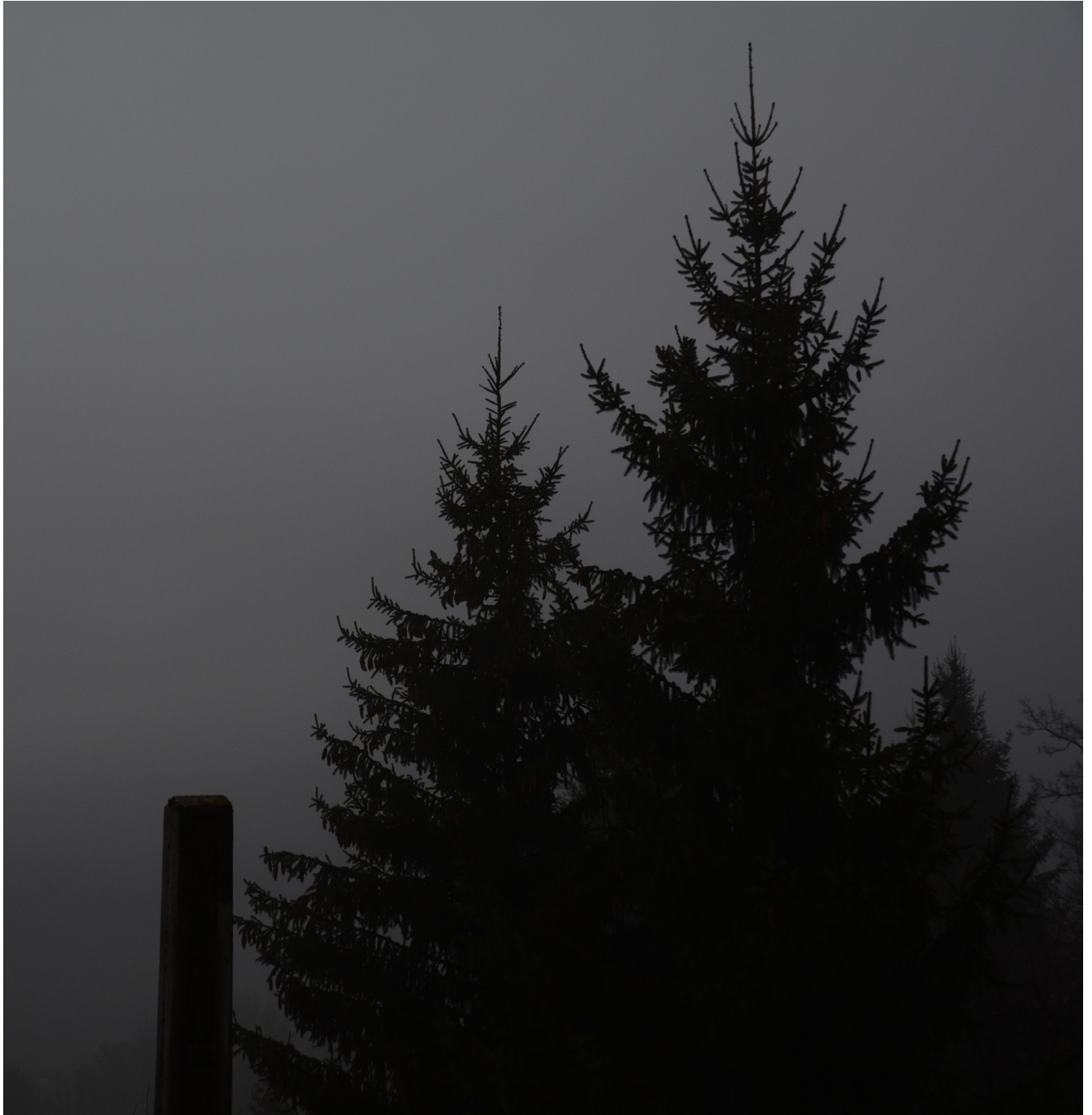
« Excusez-moi de vous déranger, mais cela va vous paraître étrange, mais ça fait longtemps que vous habitez ici ?

- Ça va faire une vingtaine d'années maintenant. Pourquoi ?
- Attendez... Vous vivez toute seule ? Voyez-vous, j'essaie de retrouver quelqu'un et on m'a dit qu'elle avait habité ici.
- Eh bien je vivais avec mon mari mais il est décédé l'année dernière. Celui ou celle qui vous a indiqué cette maison a dû se tromper.
- Vous avez sans doute raison. Encore désolée du dérangement. Au revoir. »

Comment est-ce possible ? J'appelle ma mère et lui explique ce qui vient de se passer. Elle est confuse.

« De quoi est-ce-que tu parles ? Quelle vieille folle qui criait ? Je ne comprends pas. On n'a jamais connu de vieille femme qui criait dans les rues ».

Marine Leleu



Espaces en mouvement

Variations d'éternité

*L*e lierre grimpait sur les briques rouges des hauts murs qui encadraient le jardin de l'arrière. Le gazon et le terreau des plates-bandes au pied des murs étaient humides, comme le temps. Les nuages noirs chargés de pluie pesaient lourd sur l'atmosphère. À droite, une succession de remises dans lesquelles s'amoncelaient des planches, un peu de mobilier de jardin, et sûrement beaucoup d'amiante. Au fond à gauche, un chemin serpentait et s'engouffrait dans un bosquet d'arbustes comme dans une forêt miniature dominée par un imposant sapin, spectral, dont les branches et les épines tombaient, elles aussi chargées d'humidité.

L'atelier s'élevait tout derrière, sur ses murs gris traînaient des coulées de rouilles. Je me dirigeai vers l'entrée et poussai la lourde porte métallique dont la peinture avait visiblement lâché l'affaire. Un rayon de soleil traversa l'épaisse couche de nuages. Une lumière dorée se posa sur

l'intérieur de l'atelier comme dans une cathédrale, elle descendit des hautes fenêtres quadrillées en transportant des nuées de poussières blanches.

De toutes parts, entre les colonnades, des séries de machines cuivrées, vissées à l'établi étaient reliées à une tringle au plafond par des rouages. Des manivelles permettaient d'activer les mécanismes et les étranges appareils commençaient alors leur danse fascinante pour polir, trouer, couper... Mon œil fut attiré par un sac de chanvre débordant ... de boutons ! Le soleil fit scintiller les petits cercles de nacre et je ne pus m'empêcher d'aller y plonger mes mains. C'étaient les ratés, les pas ronds, les pas polis, les mal troués, les fendus, les courbés, les pas comme il faut... C'étaient les boutons touchants. En passant devant les vieux établis de bois clairs, je remarquai, cachée sous une épaisse couche de poussière, une série de dominos en cours de finition ou à peine dégrossis.

Je me demandais comment les ouvriers avaient abandonné cet atelier... Était-ce l'irruption de la guerre qui avait interrompu leur labeur ? Qui étaient les hommes qui travaillaient ici ? D'où venaient les coquillages, scindés de colliers de trous, dont les restes trainaient encore çà et là ? Témoignage minéral, fantômes paléontologiques de la besogne de nos arrière-grands-parents. J'imaginai l'atelier bruyant et rempli de fumée de cigarette, je visualisai les bérets, les culottes hautes et les bretelles. Je revis le grand-

père François, sa pipe au bec, dans son bureau qui dominait l'atelier, bureau qui embaumait encore le tabac, plein de papiers jaunis avec les vagues taches pâlottes qu'avaient laissées l'encre.

Le bruit des machines et l'odeur de tabac faisaient vibrer l'air de l'atelier et la tête d'une poignée d'employés. Le grand-père François fumait sa pipe en inspectant la salle depuis la baie vitrée de son bureau, en surplomb. Une chaleur moite collait les chemises aux corps, le soleil venait frapper les vitres et éclabousser la pureté des créations de nacre, en faisant miroiter les nuances.

Trente ans plus tard, les machines étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière, une petite fille jouait à la marchande avec une poignée de boutons. Les murs de l'atelier disparaissaient, le bazar d'outillages d'un autre temps l'emmenait vers des mondes imaginaires. Les coquillages grossièrement troués, dont le cœur opalin s'irisait de mille couleurs lui racontaient l'histoire du temps, les légendes du fond des océans. Dehors, un patchwork de feuilles d'automne s'étalait sur le sol humide. Le grand-père François regardait l'enfant jouer avec Toupie le chat tigré, depuis un fauteuil d'osier placé devant la fenêtre.

En 2010, encore une génération plus tard, les enfants viennent toujours chercher la magie dans ce lieu hors du temps. Les machines n'ont pas bougé, la poussière continue de s'y déposer comme la neige au dehors. Le grand-père

François n'est plus là, reste l'odeur de tabac collée au papier et son fauteuil d'osier posé devant la fenêtre, où trône Toupie III. Un vieux téléviseur à tube cathodique diffuse un *prime time* d'une télé réalité un peu débile.

Il y a des moments qui deviennent éternité. Des petites filles qui se prennent pour des marchandes avec des boutons, des hommes du fin fond de l'Oise qui jouent avec des coquillages pour fabriquer des dominos. Il y a des lieux qui restent imprégnés des odeurs, habités par des souvenirs, des lieux où se rejouent des milliers de scènes, à chaque instant. Comme des musées. Comme le coquillage, trace des confins du temps paléontologique.

Les moments s'inscrivent à l'encre invisible. Ce sont des ballons qui s'envolent en laissant flotter une ficelle derrière eux. Ce qui est magique c'est de trouver la lampe pour les révéler et les faire briller, de tirer la ficelle. C'est l'histoire que je veux raconter.

L'histoire commence dans une maison aux briques rouges, derrière laquelle se trouvait un atelier de tabletterie d'art...

Clara

Memoriam Dolorum

Été 1944. Il est 18 heures. Ma mère repasse le peu de linge que nous avons, mon père lit le journal régional en fumant sa pipe. Profitant de l'inattention de mes parents, je m'esquive sans un bruit de notre mazot, laissant derrière moi l'odeur âcre du tabac noir et la douceur du linge blanc en train de sécher.

Je rejoins aussitôt mes deux amis, Pierre et George. J'ai vite su qu'ils se trouveraient vers la droguerie au centre du village.

- Salut les gars, vous faites quoi ? dis-je.
- Ah ! Tu es là toi, viens avec nous, j'ai piqué des Gauloises à mon vieux, plus qu'à se trouver un coin tranquille !

Cette invitation à fumer m'enchant, nous décidons donc de sortir du village. Sur le trajet, nous admirons les paysans labourant leurs champs aux flancs des montagnes,

les commerçants du marché criant sur les passants afin qu'ils s'arrêtent sur leurs stands, les Allemands propres sur eux avec leurs fusils et leurs costumes étriqués.

Après cette petite vadrouille estivale, nous décidons de nous reposer sur le flanc d'une colline, non loin du village. Nous nous posons sur l'herbe jaunie par le soleil et décidons de regarder les nuages passer. Mes deux amis s'endorment. Le ciel est d'un bleu azur où passent lentement les nuages aux formes irrationnelles. Alors que je pense m'assoupir à mon tour, mon œil est attiré par quelque chose, comme si je ne contrôlais plus la direction de mon regard. En contre-bas de la colline où nous sommes, il y a un bout de forêt touffue, peuplée de sapins et d'épicéas.

Je vois une silhouette bicornue passer entre les arbres. Elle n'est pas reconnaissable. On dirait une ombre, l'ombre d'une personne, l'ombre d'une bête, l'ombre d'une chose. Je ne l'aperçois qu'une seconde, peut être deux. Mais ce que je ne sais pas encore, c'est que cette forme restera gravée à vie dans ma mémoire.

- Les gars, les gars ! Il y a un monstre dans la forêt !
Mes deux amis se réveillent d'un coup, l'air surpris, interloqués par mes grands gestes. Ils me coupent la chique et me corrigent d'une façon narquoise :

- Qu'est-ce que tu racontes ? Ça n'existe pas les monstres, tu rêves éveillé mon vieux !

Puis ils partent en me raillant, me laissant seul avec mon démon.

Hiver 1975. Cela fait 31 ans que je ne suis pas revenu ici. Ce lieu est pourtant gravé dans ma mémoire, gravé d'une encre indélébile. Ce bout de prairie est bien plus triste qu'à l'époque; l'herbe verte a été remplacée par le gris du sol d'hiver, givré, froid, triste, fané. L'endroit est mort. Rien ne pousse, rien ne bouge. Déméter a maudit ces lieux. Le grand soleil de mon enfance est caché par une brume froide et dense, la bise hivernale en me traversant souffle toute ma joie et me laisse la tristesse. Pourtant, ça n'est pas le froid de l'hiver qui me gèle les os, mais bien ce souvenir, ce souvenir qui persiste, ce souvenir de l'été 1944 durant lequel j'ai vu cette chose dans les bois. Était-ce mon imagination ? Un mirage que mon esprit a inventé de toute pièce ? Sincèrement, j'en doute. Un esprit d'enfant n'aurait pas pu imaginer une telle abomination persécutrice. Ce souvenir c'est mon Érinye.

Été 2022. Je suis plus proche de la mort que de la vie. Je veux, avant de mourir, revoir ce bout de champ qui m'a tant tourmenté dans le temps, plus mon âge avance, et plus mon esprit s'effiloche. Arrivé sur les lieux, rien n'est comme avant : d'immenses immeubles ont remplacé la calme prairie d'antan. La hauteur de ces immeubles me donne le tournis,

les bruits incessants des travaux bourdonnent dans mes vieilles oreilles, l'odeur acérée du quartier m'attaque les sinus. Le lieu n'a plus rien de naturel, ni même de sinistre. Il est devenu fade, gris, serré, sans vie, sans émotions, sans rien. Après des années, mon souvenir tragique s'est effacé. Ma raison a pris le dessus et entériné le cauchemar, elle l'a bouclé au cachot et jeté la clef. Je ne vois plus cette colline comme un lieu maudit, mais un lieu stérile.

Hiver 1942. Je vois bien que ma famille et moi sommes en danger à Paris. Ça fait 20 ans que le populisme grimpe en Europe, que nous autres sommes mal vus, nous sommes la raison de tout ce qui ne va pas en France d'après eux. Au début, ça n'était que des petites humiliations : un propos haineux ou deux, un croche-patte ou deux, un crachat ou deux, une insulte ou deux, enfin rien qui vraiment nous affolait. Mais, depuis deux ans, les allemands sont à Paris. Les humiliations sont croissantes, voire exponentielles. On nous a même marqués, femme et enfant, par une étoile distinctive, comme des bêtes. Je sais que moi et ma famille devons bouger, partir pour les États-Unis, afin d'être libres. Mais avec quel argent ?

Juillet 1943. C'est durant une nuit de brouillard que l'armée allemande pousse nos portes. Ils nous conduisent de force dans des trains, puis nous envoient purger notre peine

dans des camps de travail. Après la perte de ma famille, de ma personnalité, de ma santé, de mon honneur, et de mon bonheur, je réussis par miracle à m'évader du camp de la mort. Je fuis donc à travers champs et forêts, sans savoir où je suis, quel jour nous sommes, ni même qui je suis. Et là, à travers une forêt touffue, je vois trois gamins couchés sur une colline. Deux d'entre eux dorment, le troisième me regarde, je vois dans ces yeux la détresse face au spectacle qu'il contemple, mon corps maigrelet, ma teinte de peau blafarde, ainsi que mes yeux vides, tout cela semble l'effrayer. On dirait un soldat grec regardant Méduse droit dans les yeux. Il est comme pétrifié.

Valentin

La trappe

Elle n'avait pas toujours été là. Apparition soudaine, pendant une nuit. Une nuit de celle où tout pouvait apparaître, une nuit longue pendant le mois de décembre, où la neige avait rendu cette apparition féérique. Le lendemain, tout le village s'était agglutiné autour de cette grange. On s'était étonné. Elle ne tenait plus debout, cette bâtisse. Vieille, flétrie, usée, éraillée, écaillée, défraîchie, dévastée, presque déformée, comme si le temps avait déjà eu raison de ces quelques briques. Un peu de temps passe. La grange s'est fondue dans le décor. Invisible. Et c'est quand les enfants du coin avaient cassé la vitre, qu'elle était réapparue dans notre champ de vision. Apparition, réapparition, continuellement. Jamais très longtemps, juste un moment, juste le temps de dire « tiens, en une nuit, la vitre a été réparée, sans que personne ne le fasse, sans le moindre

bruit ». C'était fascinant et oubliable. L'étrangeté du lieu n'était un mystère que lorsque l'on y prêtait une attention particulière. Que lorsque le vent soulevait les vieilles tuiles rouges au printemps, et qu'à l'aube, elles avaient été remplacées par de l'ardoise. Ou pendant cette nuit d'été, quand les quelques volets verts s'étaient vu repeindre, sans qu'encore personne ne soit témoin de ce miracle. On était habitué. Les adultes disaient : « C'est seulement le propriétaire, qui passe inaperçu », et les enfants chuchotaient : « C'est un monstre ! », mais jamais personne ne sut. Mystère. L'année d'après, pendant cette même longue nuit de décembre, la grange disparut. Apparition, réapparition, disparition. Il ne resta plus qu'un vague souvenir, des murmures, rien.

J'avais 10 ans. La maison à côté de la grange, c'était la mienne. De ma chambre, je pouvais tout voir et la nuit j'étais happée par cette ruine. Je me jurais de rester éveillée. Je voulais savoir qui se cachait derrière cet édifice. L'été, je restais la fenêtre ouverte, jusqu'à ce que le soleil se couche, et que la nuit ne me laisse entrevoir que les faibles lueurs lointaines des maisons aux alentours. J'étais persuadée qu'elle m'observait. Elle, avec ses volets verts et son toit en ardoise. J'avais si peur. Mais, un soir, alors que mes paupières étaient lourdes, j'entendis un bruit. Un bruit de métal, un tintement qui provenait de la grange. Un son délicat, un appel, une

invitation à entrer et à braver le danger. Une curiosité mêlée à une forme d'excitation ou bien une malédiction me forçant à ouvrir les portes de l'enfer, toujours est-il que ces portes furent ouvertes, pour la première fois. Rien. Vide. Néant. Si, une botte de paille, au milieu de la grange, et l'odeur pétrifiante du bois. Un peu de terre, de paille au sol, et le tintement du métal qui résonnait toujours autant dans l'immensité de la grange. Sous la botte de paille, une trappe. Fascination du mystère, je l'ai ouverte. Noir. Métal. Menottes. Femme. Cordes. Pleurs. J'ai refermé la trappe, et j'ai couru. Quand tout le village avait été alerté, la trappe avait disparu. Apparition, disparition. Personne ne connaissait cette trappe, personne ne connaissait la femme. Réapparition, 15 ans plus tard.

Au bout du fil, ma mère. « Il faut que tu viennes chez mamie, tu sais... ». Elle n'a pas continué sa phrase, je savais. Rien n'avait changé, ni les murs, ni la maison, pas même nos conversations ou les ragots, l'étrange village n'avait pas pris une ride. Discussions stériles, vides, où seuls nos faux sourires punctuaient nos longs silences. « Y'a une valise dans sa chambre, si tu veux prendre un souvenir ». Une valise qui n'avait pas été ouverte depuis longtemps, une boîte de Pandore, un trésor caché sous son lit. Une folie soudaine de l'ouvrir. Une photo déchirée. Moi. Devant la grange. Je tiens une main. Il manque un bout de la photo. Et un flash

survient. La grange, la trappe, la femme. « Mais il n'y a jamais eu de grange » qu'ils m'ont tous dit. Un à un, je suis allée voir chaque habitant. Mais personne ne connaissait ni la grange, ni la trappe, ni la femme. Tout avait disparu. Je devenais étrangère à ce lieu qui m'était si familier, comment pouvais-je être la seule à me souvenir ? J'écris alors, pour que ma mémoire reste accrochée au papier, pour que cette femme ne meurt jamais.

Alors j'ai cherché. Des mois durant. J'ai regardé chaque acte de naissance, chaque archive, chaque photo que je pouvais emprunter ou observer. À la mairie, j'entendis : « Il n'y a jamais eu de grange, encore moins de disparition, vos menaces ne servent à rien ». Ma mère non plus ne se souvenait de rien, comme si mes longues nuits d'insomnie n'étaient pour elle qu'une vague évocation qu'elle avait effacée. J'ai pris note de chaque souvenir, de chaque anecdote, mais rien ne faisait mention de cette grange. Rien, sauf la photo. Rien, sauf ma mémoire.

Tout ce temps, j'ai logé dans mon ancienne petite chambre. J'avais gardé cette habitude de rester à ma fenêtre, jusqu'au lever du jour. Décembre, la plus longue des nuits. Et pendant que mon esprit divaguait, quelque chose brillait dans l'herbe de la prairie. Un morceau de métal, caché dans l'herbe verte. Une dernière folie, dernière descente aux enfers.

La trappe était là, au centre de la plaine, et tout avait disparu autour. Plus de maison, plus de mairie, plus d'arbres, seule la nuit m'observait de ses mille yeux. Des étoiles qui guidaient mon chemin, jusqu'à la trappe. Je n'avais plus peur. J'ai ouvert la trappe. Obscurité. Un pied, après l'autre. Fermeture de la trappe. J'ai vu. Disparition.

Aliette

Le portrait de son âme

Julien ne s'était jamais senti lui-même, il ne s'était jamais senti « entier ». Il avait su mettre, très jeune, des mots sur ce qu'il éprouvait. Il manquait quelque chose dans sa vie. Non, il manquait plutôt quelqu'un dans sa vie. C'était comme si on lui avait retiré une partie de son cœur, comme si on lui avait arraché un morceau de son identité. Julien a toujours eu ce ressenti très étrange à son égard, c'était inexplicable et pourtant très lucide.

Lorsqu'il était petit, Julien allait souvent se balader en forêt avec ses parents. C'était une habitude pour eux. Cette forêt était sauvage, il n'y avait aucune trace d'un quelconque passage de l'Homme. Tous les trois avaient même l'impression que c'était leur forêt. Ils n'avaient jamais croisé personne. Parfois quelques animaux, sinon rien. Il n'y faisait jamais trop chaud ni trop froid. La seule chose qui changeait

c'était les couleurs. Cette belle forêt pouvait être verte en été avec des fleurs roses, jaunes ou violettes. En automne, les feuilles devenaient marron ou rouges. Et en hiver alors que les arbres perdaient leurs habits de lumière, absolument tout devenait neige. C'était la période préférée de Julien. C'était sa page blanche pour se ressourcer, une période apaisante pour ce petit garçon tiraillé. Julien avait besoin d'habitudes et de rigueur dans sa journée sinon il lui arrivait de paniquer car il se sentait perdu. Mais, lorsqu'il était dans cette forêt, Julien se sentait plus fort que tout. Et surtout, il s'y sentait bien.

En grandissant, Julien avait obtenu l'autorisation d'aller sans ses parents dans cette fameuse forêt. Il se baladait évidemment toujours avec eux, mais parfois il voulait pouvoir se retrouver seul au milieu de ces arbres qu'il appréciait tant. Être en tête-à-tête avec la nature le rendait plus serein. Il aimait sentir le vent contre son visage, écouter le bruit des oiseaux dans le ciel, des petits animaux dans les feuilles, sentir l'odeur de la mousse ou des fleurs. À force de passer tous les trois au même endroit, un petit chemin s'était dessiné au milieu de l'herbe et des cailloux. C'était la seule chose à proprement parler qui avait changé dans cette forêt. Les feuilles des arbres étaient toujours vertes en été, marron ou rouges en automne et le paysage devenait toujours blanc en hiver. Seul ce petit chemin était le témoin d'une occupation humaine. Ce tout petit chemin qui révélait une forme de vie, celle de Julien et de sa famille.

Chaque nuit, depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait, Julien avait l'impression qu'on lui chuchotait quelque chose à l'oreille lorsqu'il dormait. Dès qu'il se réveillait, il se plaçait devant son miroir et se concentrait de toutes ses forces. Il essayait de se souvenir des mots qu'on lui avait murmurés dans son sommeil. Et comme chaque matin, c'était un échec. Alors, il descendait dans la cuisine et tombait face à ses parents. Un bisou sur le front de la part de papa, une caresse dans les cheveux et un mot doux de maman. C'était un simple rituel dont Julien avait besoin lorsqu'il se levait. Cette routine faisait partie des repères qui cadraient ses journées.

Le temps était encore passé, Julien continuait de grandir, il s'était fait des amis. Il allait alors un peu moins souvent dans sa forêt préférée car il avait demandé à ses parents de l'inscrire chez les scouts. Julien devait s'habituer à une autre forêt. Il était un peu triste quand il voyait que ce n'était pas la sienne mais Julien se réconfortait en pensant qu'il aurait maintenant deux forêts pour lui. Deux forêts pour garder ses pensées, ses secrets et ce manque qui le terrorisait chaque nuit. Il essayait malgré son implication chez les scouts de retourner le plus souvent possible dans la première, que ce soit seul ou avec ses parents. C'était étrange comme la forêt et la nature étaient des choses importantes pour lui.

Un jour, il s'était rendu compte que cela faisait deux mois qu'il n'avait pas pu aller dans sa forêt préférée. Julien se

confiait alors à son animateur favori. La semaine suivante l'animatrice référente avait expliqué qu'ils allaient exceptionnellement passer le week-end scout dans une forêt différente. Lorsqu'ils étaient arrivés, Julien avait reconnu immédiatement sa forêt, il était si heureux. Il n'avait pas pensé tout de suite au fait qu'autant de personnes dans sa forêt risquaient de faire des dégâts. Heureusement, d'après les animateurs, sa forêt n'était pas adaptée pour faire un camp alors le week-end avait simplement été reporté. Julien allait donc profiter de ce moment libéré pour y passer le plus clair de son temps. Il y fit trois balades avec ses parents et plusieurs autres seul.

La semaine suivante, les scouts étaient retournés dans la forêt de Julien et malheureusement cela lui aura brisé le cœur. Une clairière avait été aménagée afin de pouvoir y camper. Des arbres avaient été rasés, on voyait des souches et des branches joncher le sol. Julien ne reconnaissait plus rien. En voulant lui faire plaisir, ils avaient tout détruit. Julien était triste, déçu. Il n'avait pas pensé qu'en voulant profiter un peu plus de sa forêt il l'aurait réduite en poussière. L'animatrice avait compris tout de suite que cette forêt était bien trop importante pour Julien, et qu'ils avaient mal agi. Elle savait à quel point cet enfant pouvait être tourmenté par des détails insignifiants. Alors la décision avait été prise, dès le lendemain ils seraient partis. Julien était rassuré.

Lou s'était approchée de Julien, elle faisait partie du club des scouts depuis plus longtemps que lui mais ils étaient du même âge. Ces deux enfants étaient très soudés. À partir du moment où ils s'étaient rencontrés, ils avaient toujours été là l'un pour l'autre. Julien allait mieux depuis que son amie était entrée dans sa vie. Ils étaient toujours collés ensemble lors des week-ends scouts. Lou avait vu que cette histoire avait fait du mal à son ami, alors elle voulait s'assurer qu'il allait bien. Julien appréciait beaucoup d'avoir une amie comme Lou. Elle lui ressemblait. Ils aimaient les mêmes choses et pouvaient passer des heures à discuter ensemble. Ce que Julien ne savait pas, c'était que Lou était aussi quelqu'un de très particulier. Lou avait une histoire très difficile. Elle avait été abandonnée lorsqu'elle était très jeune par sa famille. Elle avait été élevée dans un bon orphelinat où on s'occupait très bien d'elle. Lou n'avait jamais souffert de cela car elle avait toujours su la vérité. Lou racontait tout à Julien, tout comme Julien lui disait tous ses secrets. Mais cette chose-là, elle la gardait pour elle. Julien n'avait pas à savoir tout cela.

Après cet incident avec le camp scout, Julien n'avait plus osé aller dans sa forêt préférée. Il se sentait coupable. Il s'était laissé du temps, presque un an. Il était toujours allé camper avec les scouts dans d'autres forêts, mais il avait laissé ses parents se balader sans lui, il se sentait incapable de retourner dans sa forêt. Durant cette année, il avait essayé

plusieurs fois d'y retourner. A chaque fois qu'il avait été à quelques pas de s'enfoncer entre les arbres, il s'était mis à pleurer. Il avait peur que sa forêt lui en veuille. Les ombres étaient soudainement très menaçantes alors que cette forêt avait été tellement accueillante autrefois. Les arbres étaient gris, tristes, cassés, même si la belle saison était là. Il rentrait alors chez lui, rempli de rage. Julien était en colère de ne pas savoir retourner dans le seul endroit qu'il aimait. Ses parents étaient désespérés. Ils avaient donc décidé d'inviter Lou pour lui faire plaisir, peut-être qu'elle aurait pu trouver les mots pour l'aider. Lou et Julien s'étaient vus souvent mais ils n'étaient jamais allés l'un chez l'autre.

Le lendemain, Julien s'était réveillé. Comme tous les matins, il se retrouvait devant sa glace à réfléchir les poings serrés. Peine perdue, c'était encore un échec. Julien était habitué à vivre dans cette confusion mais l'espoir de comprendre l'avait saisi chaque matin malgré tout. Il était descendu dans la cuisine. Son papa n'était pas là, il avait trouvé cela étrange. Sa maman avait passé sa main dans ses cheveux, comme tous les jours pour ne pas qu'il perde ses repères. Julien, même en ayant douze ans, avait toujours besoin de sa routine. Son papa était arrivé enfin, il avait embrassé son fils sur le front et dévoilé ce qu'il y avait derrière lui. Son amie Lou était sur le porche de la maison. Elle était timide comme fille, Lou, et n'aimait pas le contact physique, alors Julien s'était avancé vers elle et l'avait saluée

d'un signe de la main. Julien affichait un grand sourire et proposait à Lou de lui faire visiter sa maison. Les parents de Julien semblaient rassurés que la venue de son amie fasse plaisir à leur fils. Les enfants avaient passé la matinée sur la terrasse à discuter, rire, jouer. Lou devait rentrer chez elle, elle était donc venue saluer la maman de Julien avant de partir. Elle était en train de dresser la table pour le repas de midi, elle s'était mise à discuter avec Lou. Pendant leur discussion, la maman de Julien avait remarqué que la jeune fille avait une cicatrice à côté de son œil droit. Elle en avait lâché le verre qu'elle avait en main, qui s'était brisé en tombant sur le sol. Lou avait sursauté et poussé un cri de surprise. La maman de Julien avait repris ses esprits et l'avait rassurée. Ce n'était qu'un faux mouvement. Le père de Julien et son fils étaient arrivés en courant dans la cuisine. Lou avait expliqué ce qu'il s'était passé, la mère avait souri timidement à son mari puis s'était retournée et avait continué de préparer le déjeuner. Le père de Julien avait ramené Lou au bout du chemin pour qu'on puisse venir la récupérer et la journée avait repris son cours. Cette journée avait permis à Julien d'oublier sa peur, l'après-midi même il avait réussi à retourner dans sa forêt.

Il arrivait maintenant souvent que Lou vienne rendre visite à Julien. La maman de Julien était devenue distante avec Lou, mais il ne s'était jamais aperçu de cet étrange comportement. Le père lui s'en était rendu compte. Un jour

alors que Julien était parti se balader dans sa forêt, la mère avait expliqué à son mari qu'elle croyait reconnaître Lou, elle ne savait pas comment l'expliquer mais elle reconnaissait cette cicatrice. Après leur discussion, les parents avaient compris tout de suite la situation mais avaient décidé de n'en parler ni à Lou ni à leur fils. Ils ne devaient rien laisser transparaître.

Des années plus tard, alors que Julien était entré au lycée. Il avait décidé d'aller se balader dans sa forêt avant de rejoindre Lou pour aller en cours. Ils n'avaient jamais été dans la même école, Lou et lui se voyaient seulement lors des événements scouts ou chez Julien. Mais cette année ils étaient dans le même lycée, ils auraient préféré être dans la même classe mais c'était déjà incroyable pour eux. Cela faisait beaucoup de bien à Julien de voir Lou plus souvent. Il faisait toujours des cauchemars et avait toujours ce sentiment bizarre, mais lorsqu'il était avec elle ou dans sa forêt il se sentait apaisé.

Un soir d'été, Lou avait envoyé un message à Julien. Il était écrit qu'il devait la rejoindre chez elle. Depuis qu'ils se connaissaient, Julien n'était jamais allé chez son amie. Elle avait toujours refusé qu'ils aillent chez elle. Pourquoi ce changement si soudain ? Julien trouvait cela très étrange alors il s'était rendu tout de suite à l'adresse que Lou venait de lui donner. En arrivant, il avait vu son amie sur le porche d'un bâtiment sombre, elle était en larmes. Julien avait beau essayer

de la consoler, de lui parler, rien ne la calmait. Elle hurlait, pleurait à chaudes larmes. Lou essayait de dire quelque chose mais ses sanglots l'en empêchaient. « Pardon Julien, je voulais... Je devais... » Julien essayait encore de lui parler et de la calmer, mais Lou paraissait déterminée à lui avouer quelque chose malgré son état. Julien ne savait pas quoi faire pour son amie, il avait décidé d'aller chercher de l'aide à l'intérieur du bâtiment devant lequel ils se trouvaient. Dans la pénombre, Julien n'avait pas vu pas qu'il s'agissait d'un orphelinat. Alors qu'il avait tendu la main pour saisir la poignée, la porte s'était ouverte soudainement devant lui. Une femme âgée en était sortie, elle avait entendu des cris et des pleurs. Elle s'apprêtait à demander à Julien qui il était et ce qu'il faisait là lorsqu'elle avait vu Lou à terre. Julien n'avait même pas eu le temps de lui expliquer que cette femme s'était précipitée vers son amie « Oh mon dieu Élisabeth ! ». Elle avait appelé du secours tout en prenant la jeune fille dans ses bras. Tout le monde était autour d'elle, Julien ne comprenait rien. Il commençait à paniquer, plus il regardait son amie, moins il arrivait à respirer. On lui parlait mais il ne réagissait pas, il était dans une bulle, il n'entendait plus rien. Sa tête tournait. Il se sentait perdu. Il ne pouvait rien faire et Lou semblait être entre de bonnes mains. Il fallait qu'il parte. Il s'était enfui en courant, dans la nuit, en direction de sa forêt. Il avait mis du temps à arriver. Il était complètement désorienté à cause de ce qui venait de se passer. Il s'était

retrouvé au milieu de la clairière. Pourquoi cette femme avait appelé son amie Lou par un autre prénom ? Il était resté assis des heures, au milieu de cette clairière, dans le noir, dans le froid. La pression avait été si forte pour lui qu'il s'était endormi là où il se trouvait.

Au petit matin Julien n'était pas à la maison. Ses parents savaient qu'il ne pouvait être qu'à un seul endroit. En arrivant dans la forêt, ils avaient vu Julien recroquevillé sur lui-même au milieu de l'herbe. Sa mère l'avait secoué pour le réveiller tandis que son père avait essayé de lui parler. Julien, complètement déboussolé avait ouvert les yeux, et sa mère avait éclaté en sanglots. Ses parents avaient eu si peur de le perdre. Ils étaient tous les trois assis par terre, dans les bras les uns des autres lorsqu'il avait commencé à pleuvoir.

Quelques heures plus tard, de retour chez eux, Julien avait expliqué tout ce qui s'était passé la veille. Il voulait aller voir si Lou était toujours là-bas, ses deux parents l'avaient accompagné. Sa mère avait reconnu tout de suite l'endroit, le père aussi, mais ils n'avaient rien dit. Julien était plus important que leurs secrets. Julien n'avait même pas réussi à traverser la cour pour atteindre le bâtiment qu'il avait commencé à faire une crise de panique. Il revoyait son amie à terre, il entendait ses cris, ses pleurs. Ils étaient donc partis tous les trois très rapidement. Lou, du haut de sa fenêtre, avait vu toute la scène. La vieille femme qui s'était occupée d'elle était entrée dans sa chambre à ce moment-là

« Élisabeth, tu ne peux pas lui dire. Hier tu as fait une crise, et maintenant c'est au tour de Julien. Je sais que tu souffres mais ce sont sûrement des signes pour te faire comprendre que ce n'est pas une bonne chose à faire. » Des larmes s'étaient mises à couler lentement sur les joues de Lou. Elle regardait Julien et ses parents s'éloigner. La femme avait alors laissé Lou seule. En fermant la porte elle avait fait tomber une photo qui était accrochée sur le mur. C'était une très vieille photo avec quelques tâches et un coin déchiré. On pouvait y voir un homme qui tenait par la taille une femme. Cette femme avait deux bébés dans les bras dont un avec une cicatrice à côté de l'œil droit.

Retourner là-bas avait fait remonter beaucoup trop de mauvais souvenirs pour Julien. Il repensait à toutes les crises qu'il avait pu faire et surtout à tout ce qui s'était passé la veille. Soudain une terreur l'avait envahi, il venait peut-être de comprendre. Des flashes le saisissaient. Il voyait Lou, l'orphelinat, le verre se briser dans la cuisine, le fait que ses parents se comportaient d'une façon étrange quand Lou était à la maison. Toutes les pièces du puzzle étaient en train de s'assembler. Il n'en avait même pas discuté avec ses parents. Il les avait laissés plantés dans le salon. Il fallait qu'il s'en aille, tout de suite. Il devait retourner dans sa forêt. Seul. C'était vital. Là-bas il aurait eu les idées claires. Il savait tout maintenant, pourquoi il ressentait ce manque, pourquoi il se sentait tellement seul parfois, et pourquoi Lou l'aidait tant à

aller mieux. Il fallait qu'il s'isole, qu'il oublie toute cette histoire. Julien courait, comme si sa vie en dépendait. Il n'avait jamais couru aussi vite pour atteindre sa forêt. Il était complètement perdu. Est-ce que Lou était sa sœur ? Pourquoi avait-elle deux prénoms ? Pourquoi habitait-elle dans un orphelinat ? Était-ce ses parents qui lui chuchotaient la vérité toutes les nuits ? Il fallait qu'il atteigne la clairière le plus vite possible. Il allait tellement mieux ces temps-ci, cela faisait plusieurs mois qu'il n'avait pas eu besoin de venir ici. Pourquoi fallait-il toujours que quelque chose n'aille pas ? Il voulait savoir si sa forêt était toujours là, ce qu'elle devenait sans lui. Julien était arrivé essoufflé et était tombé enfin sur la clairière. Il avait couru trop vite, il s'était effondré pour reprendre son souffle. Sa respiration se calmait enfin. Il se relevait, regardait autour de lui. Rassuré, il se rendait compte que tout était comme il l'avait laissé, les arbres étaient toujours là, il n'y avait pas eu de dégâts en plus. Il tournait la tête et avait vu un carrousel. En plein milieu de sa forêt. C'était magnifique, un carrousel était apparu. C'était beau. Julien croyait rêver. Il se frottait les yeux, se pinçait, mais non ce qu'il voyait était bien réel. Julien se sentait délivré. Le carrousel qui se trouvait devant ses yeux était ivoire, avec des chevaux des mêmes couleurs que les fleurs qui l'entouraient. Ce carrousel était décoré d'étoiles, de nébuleuses et de planètes. Ce carrousel respirait la sérénité.

Tout ce qui l'inquiétait n'avait maintenant plus aucune importance. Ce carrousel avait un pouvoir sur Julien. C'est comme s'il lui apportait enfin quelques réponses. Il avait peut-être une sœur, peut-être pas, au moins il pouvait connaître la vérité. C'était un nouveau chapitre de sa vie qui commençait et pour la première fois il se projetait dans l'avenir. Il s'était dit qu'un jour il viendrait avec ses enfants ici. L'été, la forêt serait toujours verte, en automne les feuilles seraient toujours rouges et l'hiver le paysage serait toujours blanc. Les gros rochers seraient toujours à la même place. Sa forêt aurait simplement un peu changé car maintenant un carrousel était apparu. Ce dernier donnait l'impression d'être un château fantastique au milieu d'une forêt enchantée. Cette idée lui plaisait beaucoup.

Julien était là, calme, serein. Il était enfin *lui*.

Julien s'était approché du carrousel, il avait passé sa main dessus. Soudain il avait entendu quelque chose, c'était ses parents, ils couraient vers lui. Lou était avec eux. Julien s'était retourné doucement pour les voir. Il s'était mis à sourire et s'était précipité dans les bras de sa mère. Son père les avait pris dans ses bras également. Lou les regardait en silence. Julien s'était dégagé et avait avancé vers elle. Pour la première fois, il prenait son amie Lou dans ses bras. Lou s'était mise à pleurer en silence. Leur mère les avait enlacés « Julien, voici Louise Élisabeth, ta sœur jumelle. » Julien demanderait des explications plus tard, il allait enfin avoir les

réponses à toutes ses questions mais pour l'instant il allait se contenter de cela.

A l'annonce de cette phrase, le père avait pris sa femme par la taille alors qu'elle serrait encore ses deux enfants contre elle, tout comme sur la photo qui venait de tomber de la poche de son mari.

Cette même photo que Lou avait dans sa chambre, accrochée au mur.

Lola



Espaces secrets

Le passage au fond du jardin

Deux cents ans auparavant, la forêt s'étendait à perte de vue et les arbres étaient si serrés que la lumière ne passait qu'à grand-peine entre les branches. Une petite fille courait, fuyant le monstre aux allures d'homme, elle se glissa entre deux arbres immenses, empruntant un chemin étroit et familier des bêtes, quand le monstre l'attrapa.

Le jardin, aujourd'hui, est immense, les enfants jouent, courent et se cachent. Ils tournent en rond autour de la maison, il n'y a qu'une seule règle et elle est simple : interdiction de se cacher dans la maison, seul le jardin compte. Et c'est derrière la maison, tout au fond du jardin,

que des arbres immenses et touffus forment la cachette idéale, là-bas, on est introuvable.

Cependant, rares sont ceux qui suffisamment courageux affrontent les branches griffues et denses, ainsi que les bêtes et insectes dont c'est le repère. Un passage secret s'y trouve, mais il ne s'ouvre qu'au contact du courageux qui affronte ses peurs, du cœur pur qui loin de détruire l'habitat des bêtes le respecte, de l'imagination sans borne et de la foi sans failles dans l'impossible.

L'enfant passe, se perd, disparaît et ne rentre jamais. Il est attiré par une abondance de douceur, et atterri dans un monde merveilleux... De l'autre côté des arbres, le voisin d'à côté, un homme maigre et aigri, kidnappe les enfants trop intrépides, innocents et crédules qui suivent les sucreries.

Dix ans plus tard, la maison sera vendue et le jardin re-délimité, il sera plus petit et les deux arbres au fond du jardin seront arrachés, une haie épaisse délimitera les jardins entre eux. Les voisins auront changé, les uns voulant fuir le passé et les autres forcés d'arrêter leurs activités. L'entrée du passage sera condamnée et aucun enfant ne disparaîtra plus.

Les enfants ne seront jamais retrouvés...

Léna

Cette maison...

*I*l y avait cette maison. Une grande maison délabrée, abandonnée où seuls subsistaient les murs et la toiture. Édifice dénudé, d'un gris abîmé, il s'élevait sur deux étages. Il y avait deux étroits balcons dont les balustrades rouillées surplombaient ce que l'on devinait être un jardin, mais qui était caché par des murs qui clôturaient le terrain. Les persiennes de bois vermoulu empêchaient de distinguer l'intérieur de la bâtisse. De grandes planches de bois bloquaient les issues qui donnaient sur la rue. On racontait beaucoup d'histoires sur cette maison, mais peu étaient avérées. Certaines s'inscrivaient sur les murs, dans de larges graffitis, fantasmes de quelques-uns dont l'imagination avait besoin de s'exprimer. Personne ne savait à qui elle appartenait, ni même si des gens y habitaient. Parfois, on

passait à côté et on croyait entendre des bruits, possibles traces de vie. La maison se trouvait en face de la seule école de la ville. Alors, elle acquérait une dimension encore plus inquiétante. Parce que si un jour quelque chose arrivait à un enfant, on pourrait avancer qu'il y avait cette maison, tellement mystérieuse qu'elle serait suspecte, coupable.

J'avais été élève dans cette école. J'étais passée de nombreuses fois à côté de cette maison. Je me souviens qu'à chaque fois, on se demandait qui de nous serait capable de pénétrer à l'intérieur et on pariait quelques sous. Un jour, alors qu'on sortait de l'école, les graffitis qui ornaient le mur extérieur avaient été recouverts d'une épaisse couche blanche dessinant une forme approximativement circulaire. C'était comme si quelqu'un avait voulu rendre la maison un peu plus normale, un peu moins inquiétante. Mais, la couche de peinture était toujours presque aussitôt tachée de nouveaux dessins que l'on s'empressait de cacher à nouveau, et ce sans fin.

Les années passèrent, j'avais quitté l'école, mais il m'arrivait encore de passer dans cette rue, de passer devant la maison. Je m'arrangeais toujours pour que ce ne soit pas de nuit car dans le noir, elle paraissait encore plus effrayante. À la lueur des lampadaires, elle projetait son ombre sur le sol, immense. Comme une silhouette se dressant dans les ténèbres, elle s'imposait, fière.

Aujourd'hui, son avenir était incertain. Solitaire et délaissée, peut-être allait-elle être détruite. Alors, elle ne se résumerait plus qu'à un amas de ruines ; des blocs de béton s'étaleraient au sol, tas de gravats, indistincts et la maison ne serait plus rien.

Mais, elle restait là. Le mystère perdurait, sans que personne ne semble être en mesure de le percer. Quelque chose seulement était-il déjà arrivé ? Un fait divers qui se serait produit dans cette ville pouvait-il y être lié ? Pourquoi croire qu'elle renfermait forcément un secret ? Personne ne savait rien, personne ne cherchait à comprendre. Je voulais savoir. Je devais savoir. Une pulsion que je ne savais identifier m'intimait de continuer. Il fallait continuer à chercher, trouver des réponses à ces questions trop longtemps restées en suspens.

Une maison est supposée être un lieu de vie, mais celle-ci avait-elle seulement déjà été habitée ? Depuis quand était-elle oubliée ? La clé se trouvait à l'intérieur. Mais, telle une forteresse, close, la maison était impénétrable.

Si j'étais entrée, j'aurais découvert un endroit habité de souvenirs. Il y aurait des objets, des fragments de vie que l'on pourrait rassembler pour raconter une histoire. J'ai choisi d'en raconter une ici, mais chacun est libre de se raconter la sienne.

À l'entrée, il y aurait un imposant meuble en acajou, recouvert d'une fine pellicule de poussière blanche et de divers objets dont un candélabre en bronze qui serait renversé. Au-dessus du meuble, il y aurait un miroir écaillé dont le coin supérieur droit serait cassé. J'y verrais mon reflet kaléidoscopé. À mes pieds, plusieurs cadres joncheraient le sol ; des cadres de tailles et de formes différentes, faits de matières différentes. Les photos à l'intérieur auraient été usées, vieilles par le temps. Des clichés en noir et blanc s'étaleraient sur du papier jauni par les années. Là encore, de la poussière recouvrirait le verre, le rendant presque opaque, quand celui-ci ne serait pas brisé. J'imaginerais que toutes ces personnes étaient les membres d'une même famille. Je le déduirais des diverses photographies individuelles représentant les mêmes personnes que sur cette image de groupe où ils étaient tous rassemblés, dans le plus grand des cadres, celui rectangulaire, au contour en bois. Je pourrais même dire qui étaient les parents, les enfants, les aînés, les cadets. Mais quelque chose retiendrait mon attention. En effet, ils seraient tous vêtus d'habits d'une autre époque. Ils auraient donc habité la maison il y a très longtemps. Puis, mon regard serait en particulier attiré par la représentation d'une jeune fille d'une quinzaine d'années environ, aux cheveux foncés, mi-longs, vêtue d'une robe blanche, sophistiquée, aux manches bouffantes avec des détails de dentelle élégants. Elle serait assise dans un fauteuil Louis XV

et serait légèrement tournée par rapport à l'objectif. Ses yeux sembleraient me regarder comme moi je la regarderais. On pourrait croire qu'elle s'apprêtait à sortir du cadre. Tous ces cadres recouvriraient du parquet dont certaines lattes seraient irrégulières, voire manquantes, ce qui me forcerait à avancer doucement pour ne pas tomber. Cet étage ne serait constitué que d'une seule et unique pièce probablement divisée en plusieurs à une époque. En effet, il y aurait la trace de murs abattus. Soudain, j'apercevrais au fond l'escalier qui me permettrait d'accéder à l'étage, mais il serait en très mauvais état, presque impraticable à cause du temps qui avait passé et de la désuétude du bâtiment.

Alors s'arrêterait mon exploration. Comme ça. Juste comme ça. Cet escalier serait comme la dernière frontière à franchir, mais je ne pourrais pas. Je ne saurai jamais ce qui se cache à l'étage. À moins que cela aussi je ne l'imagine, tout comme j'avais été persuadée que cette maison renfermait un secret. Là. Face à mon écran blanc et strié de lignes noires. Je pourrais savoir. Inventer infiniment. Parce que la réalité ne cesse de nous décevoir.

Leyla

Si je l'avais écrit...

Raconter, c'est peut-être une manière de vivre cette histoire et de s'en imprégner, de comprendre enfin ce qui a été négligé par soucis de bienveillance, de protection. Peut-être que si l'on m'avait tout dit, j'aurais eu une image fixe de la situation, on m'aurait forcée à regarder en face cette vérité, sans cette multitude de possibilités. On ne s'attend pas à ce que certaines histoires se passent dans des endroits qui semblent aussi paisibles. Derrière les deux cabanons, un grand sapin comme protecteur des lieux, profondément ancré dans le sol en pente qui mène à une grande forêt, à un potager si l'on descend. Les fleurs dans les jardinières étaient-elles encore fleuries à cette période ? ou subsistaient seulement les cadavres enterrés et suspendus à la poutre de bois à l'extérieur ? En été, c'était un mélange de bourdonnement de butinement des abeilles et de cueillette de framboises,

toujours à quelques mètres de là. Avec une minutie presque sacrée, ma grand-mère faisait fleurir, pousser, donnait vie à ce qu'elle prenait ensuite plaisir à ramasser et récolter. Par moment, on entendait les chiens de chasse aboyer au loin, au diapason, signe d'une victoire de la mort, mais ça ne m'étonnait pas, j'ai grandi entourée de chasseurs, dans ces circonstances qui donnent raison à l'humain d'agir ainsi.

Il devait faire beau, sûrement, car mes grands-parents y allaient toujours par beau temps, ou quand il faisait chaud. Peut-être qu'il faisait lourd ce jour-là, ça devait être un jour d'automne pesant, comme ceux qui semblent être au ralenti, ciel gris, nuages noirs, vent chaud, humidité. Je ne sais pas s'ils sentaient que quelque chose allait arriver, que tout allait changer à partir de ce jour, qu'une toile d'histoires allait se tisser en partant de cette araignée qu'est la mort, où chacun se prendrait à l'intérieur, engourdi, sans jamais pouvoir se retrouver et discuter de cet accident, condamnés à être momifiés dans nos propres versions. Je ne sais pas non plus s'il y avait pensé avant, en lisant son journal et fumant sa pipe, comme tous les jours, peut-être que ce jour-là il avait changé ses habitudes pour montrer aux autres que quelque chose allait arriver. Je ne sais pas non plus ce qu'elle pensait, en le voyant, si elle s'était rendue compte de quelque chose, d'une anomalie dans son comportement, elle s'était peut-être dit que c'était dû à une mauvaise humeur journalière, ou peut-être avait-elle songé qu'il s'était enfermé une fois de plus dans

ses souvenirs sanglants d'Algérie, hermétique à chaque sensation alentours, ne buvant et ne s'étouffant qu'avec l'alcool de ses douleurs passées. Je ne sais pas non plus s'il avait réfléchi à comment. Et s'il n'y avait pas réfléchi, c'était sûrement car il n'avait pas pensé à faire ça ce jour-ci. Je ne sais pas non plus s'il a pensé aux autres, à sa femme, à ses enfants, à ses petits-enfants, à tout le monde qui semblait être là autour de lui, ou se sentait-il peut-être seul malgré tout. Je ne sais pas ce que faisaient les autres alors que c'était en train d'arriver. Est-ce qu'ils riaient ? Est-ce qu'ils mangeaient ? Est-ce qu'ils se sentaient étrangement tristes ? Je ne sais pas non plus à quel instant précis il s'est dit que c'était le moment ou jamais, ce laps de temps idéal pour se lever de sa chaise, aller à l'endroit fatidique, prendre, dérouler et attacher ce qu'il fallait. A-t-il prié avant ? Est-ce qu'on peut croire en un Dieu et prier pour son salut après tout ça ? Car, je ne sais pas, ce sont peut-être ses souvenirs de la terreur qui l'ont poussé à faire ça. Je ne sais pas non plus la suite. C'est surtout ça d'ailleurs que j'ai le plus de mal à comprendre. C'est comme si je n'avais pas vécu ce moment, que tout s'était passé en dehors de mon monde à moi, que je n'étais pas quand on pouvait décréter que ça avait été vraiment fait. Je ne sais pas non plus comment elle s'est dit qu'il fallait aller voir là-bas, elle avait peut-être été poussée par un pressentiment qui lui murmurait que quelque chose s'était passé. Alors, elle avait traversé l'herbe, et plus elle s'approchait plus elle sentait

l'odeur du rien, du vide. Elle a posé sa main sur la poignée – je ne sais pas si la porte avait été fermée, pour qu'il s'isole là, comme un avant-goût de la mort, fermer les yeux sur tout ce qu'il abandonnait – et donc elle a posé sa main sur la poignée, elle a ouvert et elle a vu. Et c'est ici que je ne comprends plus. C'est à partir de ce moment précis que je n'arrive plus à imaginer le déroulement de la situation, et je pense que c'est pour ça que je n'arrive pas à intégrer ce qui s'est passé, parce que je ne l'ai ni vu ni entendu dans sa version la plus véridique, on m'a laissée avec un flou qui était censé me protéger, une ignorance. Parfois je me dis qu'il est toujours là, et que ça s'est passé tout autrement, quelque chose de beaucoup plus sombre et de beaucoup plus improbable, car il est beaucoup plus simple de ne pas croire quelque chose qui n'est pas censé se passer que quelque chose qui fait trop de mal à entendre.

Je ne me souviens plus si ça a toujours été la même poignée sur la remise au fond du jardin. Je sais juste qu'il y a toujours eu cette pierre en guise de première marche et quand j'étais petite et bravais les interdits pour entrer à l'intérieur – lieu défendu à cause de tous les outils– elle me semblait immense. Je déambulais dans les six mètres carrés regardant le système de maintien au plafond pour le rotofile, la tronçonneuse, les scies, les marteaux et les différentes caisses à outils et j'éprouvais une certaine forme d'admiration pour les hommes de cette famille à faire quelque chose d'aussi

ingénieux. À l'intérieur, ça sentait le bois poussiéreux et un peu l'herbe coupée, j'aimais bien y aller car ça ressemblait à une petite cabane, comme celle que je construisais dans les bois en face de chez moi, un endroit dans lequel on se sent fort et isolé. C'est étrange car je me souviens de l'intérieur et de la sensation que j'avais quand j'y entrais, mais pas de cette poignée. Peut-être que je ne l'ai jamais touchée, qu'on m'y a toujours emmenée, et qu'on m'a toujours ouvert la porte et c'est pour cela que je ne m'en souviens pas car il est difficile pour un esprit de se souvenir de quelque chose dont il ne s'est pas imprégné. Et d'ailleurs, elle a posé sa main sur quelle poignée ? Il y avait deux remises quand j'y pense, et elles y sont toujours, mais dans laquelle a-t-elle toujours espéré qu'il revienne, qu'il soit toujours là quand elle y retourne ? Je sais que sur l'une la poignée était en bois, mais pas à l'horizontal, non, c'était un morceau de bois flotté vissé à la verticale, et dans ce cas-là elle n'a pas pu tourner la poignée mais elle l'a tirée pour que s'ouvre la porte et le futur devant elle.

Maintenant, les deux remises sont toujours là, vestiges d'une vie passée, mais je n'y suis plus jamais entrée. Il y a toujours la même marche en pierre à l'extérieur, sûrement les mêmes choses à l'intérieur, les mêmes odeurs, ou d'autres s'y sont peut-être rajoutées, l'ambiance doit être tout autre, quelque chose de lourd, d'harassant quand on y entre. Les toits sont toujours en tôles, mais même de loin,

enfin d'une dizaine de mètres, je ressens ça. Et quand mon père y entre, j'essaie de marcher par la pensée dans ses pas, pour retracer ce qu'il s'est passé, et comment. Toutes ces questions qui me rongent. Il se dirige vers celle frontalement exposée au jardin et pas sur celle de biais. Et je ne connais toujours pas la forme de la poignée sur celle-là.

Jardin d'enfance

*L*e soleil est haut, il fait chaud, le mois de juillet est chaud, sans nuages. Le jardin aux statues est désert. Les rayons du soleil inondent les statues et les roses. Le lierre grimpe sur les murs en pierre et sur l'arche cassée des oiseaux sont perchés. Derrière l'arche, l'ombre, et de mon poste d'observation elle est noire et insondable.

Il pleut, les nuages sont épais, gris, volumineux. Les statues sont grises, les gouttes coulent le long des joues et des corps de ces femmes de pierre. L'ombre derrière l'arche est sombre et opaque. Un chat en sort, en courant. Qu'est-ce qu'un chat fait dehors sous la pluie ?

Octobre, les roses ont fané depuis longtemps maintenant. Le lierre habille les femmes de pierre de

magnifiques robes rouges. L'arche aussi est rouge, le sol est orange de feuilles mortes. Et derrière l'arche, l'ombre est brumeuse. Pas de chat, pas d'oiseaux perchés.

Il fait froid, tout est blanc, il a neigé cette nuit. Les statues ont revêtu leur manteau neigeux. Les murs et l'arche sont recouverts de blanc. L'ombre, malgré la lumineuse blancheur ambiante est toujours aussi sombre et ne révèle pas ses secrets. Des empreintes de pas se dirigent vers l'arche et se perdent dans l'ombre. Il n'y a pas de traces dans l'autre sens.

Il y a ce jardin que, d'aussi loin que je m'en souviene, j'observais depuis le balcon du haut de mes huit ans. Ce jardin a toujours été dans cet état. De mon poste d'observation, je peux apercevoir deux statues, des femmes drapées, blanches, grisées par le temps, fissurées, habillées de mousse et de rosiers roses, rouges, depuis longtemps sauvages. Derrière ces statues, un grand mur de pierre et une arche cassée, ces pierres qui me font penser à ces énormes pierres de château. Je m'imagine aller voir. Aller voir ce qui est plongé dans l'ombre derrière l'arche de pierre. De nuit, parce que le jour c'est moins discret, mais je n'ai pas le droit de sortir la nuit et en plus je n'aurais pas bien vu. Cette zone dans l'ombre, tout un monde à explorer. Pour savoir, il faudrait demander aux

adultes, mes parents n'ont pas la réponse. Aller voir directement l'interdit.

Programme de l'été : passer le plus possible devant ce jardin, aménager mon poste d'observation : prendre une chaise, en plastique car maman ne voudra pas que je prenne une des chaises en bois de la cuisine. Un coussin pour le confort, ou plusieurs coussins pour plus de confort, beaucoup de coussins. Des crayons, des craies, des feutres (qui marchent si possible), des feuilles, beaucoup de feuilles. Demander au plus de monde possible, aller à la bibliothèque, surveiller le plus possible, dessiner les ombres...

Alors, mes après-midi seront occupées à observer et à essayer de voir dans cette ombre.

Un jour, un vieil homme y est allé, mais je ne l'ai pas vu en revenir, j'ai dû quitter mon poste d'observation pour cause de pause goûter et dispute avec les petits frères. Des fois, des chats, des oiseaux sur les statues habitent et investissent ce lieu qui ne m'est pas accessible. Le vent dans le visage, je veux voir. L'espace d'un instant, je suis un oiseau, je vois ce qui se passe depuis le ciel, je m'approche de cette zone, je vais voir enfin ! Juste avant, juste avant de l'atteindre, je suis sur le balcon, de nouveau assise sur mes coussins.

Pourquoi le jardin est abandonné ?

Qui a posé là ces statues ? Pourquoi ?

M'approcher au plus près du jardin pour voir les détails des statues :

Je me suis approchée du jardin, derrière ce grand portail blanc écaillé en fer forgé, si grand, plus grand que moi. Je m'agrippe à ce dernier et avance ma tête au plus proche jusqu'à ce qu'elle se retrouve coincée entre les barreaux, le jardin, du portail à l'arche un chemin de pavés recouvert de mousse et sur le bord de ce chemin deux femmes qui se font face. Elles me rappellent les statues des musées et de mes livres d'histoire. Celle de droite est belle, celle de gauche aussi d'ailleurs, dans leur pose figée dans la pierre.

Ces deux femmes, qui sont-elles ? Est-ce que ce sont des œuvres connues de tous ? Qu'est-ce qu'elles représentent ? Pourquoi sont-elles là ? Qui les a posées là ? L'ancien propriétaire ? Qui est l'ancien propriétaire ? Pourquoi ce jardin est-il à l'abandon ? Est-ce qu'il est vraiment à l'abandon ? Toutes ces questions qui restent sans réponses. Derrière les statues, l'arche cassée, depuis quand est-elle cassée ? Comment a-t-elle été cassée ? Pourquoi est-elle là ? Qui l'a construite ? Mais cette ombre derrière l'arche, l'ombre... De mon poste d'observation sur le balcon, on ne voit rien que du noir, alors d'ici, juste en face, à quelques mètres de l'arche, je devrais voir quelque chose. Mais rien, le noir.

... Après-midi chaude, les voitures passent, je compte les monstres bleus, et les dragons de marchandises. Mais pas longtemps, je surveille l'ombre. Les rares adultes que j'ai vu passer à pied ne se sont pas attardés sur ce jardin, sur cette ombre. Pourquoi ?

Douze voitures bleues, treize voitures bleues, quatorze monstres bleus... Il y a un homme dans le jardin, il passe devant les deux femmes de pierre, il ne les salue pas. Il s'approche de l'ombre. Mes yeux ne peuvent le lâcher, plus il s'approche, plus mon cœur s'accélère, plus ses pas le rapprochent et moins je respire calmement, encore quelques pas et il sera dans l'ombre. Il est entré dans l'ombre. Il. Est. Entré. Dans. L'ombre. Je suis là, à mon poste d'observation, debout contre la rambarde je fixe l'ombre, je ne le vois plus. J'attends... Je dois le voir sortir, je veux savoir, je n'ai pas pu voir son visage.

- Venez goûter !

Léa Sheers

Descente vers le noir...

*L*a cage d'escalier est censée exister à des fins utilitaires, elle mène toujours d'un point à un autre, de haut en bas, elle lie une certaine hiérarchie logique. D'un parking à un hall, d'un hall à un étage, d'un étage à un autre. Mais ici, cet escalier ne mène ni à un parking, ni à un appartement, placé sous une dalle de béton inutilisée, et encerclée de barreaux. Alors je me demande si on peut vraiment appeler ça un escalier. Tout ce que je sais, c'est qu'il est à côté des boîtes aux lettres, qu'il va en descendant, et qu'en bas il fait noir, et qu'il n'y a pas de lumière, après la quatrième marche. Je sais que c'est après la quatrième marche car une fois j'ai mis le pied sur la première, et j'ai compté jusqu'à quelle marche je pouvais aller avant d'avoir trop peur. Et c'est à partir de la cinquième, celle où le noir commence à reprendre ses droits, privée de lumière, la marche des ombres

règne sur toutes celles qui suivent. Une fois, j'ai attendu en haut et j'ai écouté en bas, j'ai entendu des petits bruits, j'étais moins rassurée encore, mais ce que je sais, c'est qu'il y a de la vie, donc en bas on peut y aller. Dix-neuf années c'est long, je ne peux pas remonter avant, car j'étais trop petite pour marcher, quand j'ai été assez grande, j'ai fait le tour du quartier, et c'est là que je l'ai aperçue. Depuis, c'est devenu une obsession. Impossible de m'en détacher, mais impossible d'en savoir plus. Toujours plus. Un jour, je me suis détachée de cette envie, mais quand il m'arrive de passer devant je sens encore l'adrénaline qui me picote.

Cet escalier m'a donné un rendez-vous futur, je sais que j'accepterai cette invitation.

Le 1^{er} avril 1983, les paysages agricoles ont été recouvert, le quartier est né, les travaux dirigés par l'agence Cristal Habitat, du Biollay, ont abouti. Impossible de trouver le nom de ce maudit architecte, détenteur de la vérité, la clé de ce mystère. Tout ce que je sais, c'est que ses plans comprennent quatre blocs d'immeubles de deux étages. Vue d'en haut, ça ressemble à deux grosses flaques, bien rondes, entourées de lignes obliques d'appartements, imbriqués, les uns aux autres. Seule ombre sur le plan, une cage d'escalier, sans utilité précise. Mes parents ont emménagé en 1993, moi, je suis arrivée dans ce quartier en 1996.

L'histoire a commencé en 2002, j'avais six ans, un âge convenable pour avoir une conscience du monde qui nous entoure, des souvenirs plus précis. Quand on est petit, on est capable de plus d'inventivité, la barrière entre le réel et l'irréel est tellement plus fine. Pour ma part, je peux affirmer que mes mille hypothèses ont fini par s'étioler jusqu'à ne plus exister. À cet âge, j'imagine qu'en bas il pourrait y avoir une vie que je voudrais, une merveilleuse vie, et c'est là que je réussis à mettre mon pied sur la première marche, mais ma peur me rejette en arrière, quand l'envie m'appelle en bas de cet escalier de béton. Difficile d'outre passer les interdits, les peurs que nos parents introduisent au plus profond de nous.

En 2006, j'ai dix ans, la peur du noir, de l'inconnu a pris de l'ampleur, la témérité de mon enfance inconsciente a disparu, impossible de remettre les pieds sur les marches. Mon envie est si forte que mon regard ne capte pas la présence du cadenas. Passage bloqué, je sens cette cage d'escalier m'appeler de l'autre côté. La peur bloque le corps, l'imagination prend le pas, pétrifiée, mais obnubilée... L'imaginaire reconforte quand la réalité est impossible à atteindre. Afin de résoudre un mystère sans l'affronter directement, une enquête peut être une solution. Pas d'architecte. Je suis trop jeune encore pour appeler l'agence. L'album photo est un chemin de preuves. Photo de moi

devant le bâtiment d'en haut, mes amis, ma famille, juste cet endroit. Des dates, 1996, 1998, 2001, 2009, ces murs s'effritent, les couleurs changent, le numéro noté en haut a disparu, mais cette entrée est toujours présente, le début des marches est toujours là, l'angoisse monte. Les photos n'effacent pas l'envie de savoir.

En 2008, j'ai douze ans, cette envie est revenue, puisqu'un homme ou une femme a été plus obstiné que moi, à présent la porte est ouverte, le cadenas est tombé, cette personne est descendue, personne ne sait si elle est remontée. Debout devant l'entrée. Mon cœur frappe, vite, trop vite, je suffoque à l'idée de descendre, mais j'ai tellement envie de savoir. En bas, en bas, en bas, c'est entêtant, qu'est-ce qu'il y a en bas.

Où mène cet escalier...

En 2012, enfant devenu grand, à seize ans, la témérité revient, j'ai accepté l'invitation des marches, seulement six mots, *rendez-vous à la cinquième marche*. À nouveau debout devant les marches, je me disais « Si je fais l'aller-retour en courant, peut-être que je n'aurai pas le temps d'avoir peur » J'entre dans la trémie, j'avance jusqu'à la quatrième marche accompagnée de la lumière, j'emplis mon poumon d'air, et je descends en courant. Noir, tout est noir en bas, l'inconnu me

fait peur, il attend dans l'ombre, il nous tétanise, le noir. Frisson. Il court, m'attrape, m'obscurcit. Je hurle, je remonte la volée de marches, la lumière m'agresse, puis m'enveloppe. Les boîtes aux lettres, ne portent plus les mêmes noms. Je ne suis plus seule.

L'ombre me suit, mon ombre, son ombre, cette ombre.

Mina



Tableaux

La Tour

*I*l y avait une tour. Une tour au milieu d'un grand champ. Abandonnée. Perdue au milieu des grandes herbes. Une tour seule s'élevait vers le ciel. Pourquoi cette tour était-elle isolée ? À quoi donc servait cette tour ? Cette tour, faisait-elle jadis, dans sa gloire passée, partie d'une enceinte renfermant un château ? Et pourquoi cette tour était-elle rose ? Cette tour avait-elle renfermé une Raiponce éplorée ? Chaque jour, je passais devant elle. Chaque jour, ces questions me hantaient.

Il est midi. Le soleil brille doucement dans le ciel. Le champ s'est couvert d'un manteau blanc étincelant. La tour, dans ces blanches paillettes, s'est parée d'une couronne de glace. Dans ce paysage figé en monochrome blanc, sa peau rosée resplendit tranquillement. Rien ne bouge, tout est calme. Une fine brume s'enroule à ses pieds, accentuant sa silhouette mystérieuse. Habillée de ce léger foulard grisé, sa

porte se dérobe aux regards pleins de curiosité. Le temps comme un allié, semble camoufler dans ses plis quelques étranges créatures.

Il est minuit. L'heure de tous les possibles. La tour se baigne dans les frêles rayons de la pleine lune. Les étoiles éclairent bien faiblement ce paysage plongé dans une mer de noirceur. Des bruits inconnus dans les airs. La tour scintille dans les froides ténèbres. De sa lumière argentée-rosée, elle semble appeler les âmes perdues et peinées. Je me sens comme aimantée. Un charme me transporte à travers les champs obscurs, irrésistible. Les yeux rivés sur cette géante au halo lunaire, aux mille yeux éteints, papillon de nuit, je m'envole.

Je suis mille ans plus tôt. La tour se dresse déjà. Sa peau est terne, grisâtre, malade. Une jeune femme à l'air triste, perchée sur ses hauteurs, guette. Dans sa robe diaphane et vaporeuse, seule, spectre oublié des hommes. Ses yeux se perdent dans le lointain comme pour échapper à son morne quotidien. Immobile. Ses cheveux dansent dans le vent. Image fragile, elle semble prête à s'envoler. Une bourrasque me ferme les yeux. Doucement, mes paupières se rouvrent. Où donc est passée la tour ? Seule, dans mon lit, mon rêve s'est fini.

La tour s'ancrait dans ma tête. Elle s'enracinait. Impossible de l'extraire. Je devais trouver son propriétaire. Je

devais entrer dans cet antre de mystères... J'écrirais alors un récit. Derrière ce récit, une soif de découverte. Connaître le mystère pour me connaître. Résoudre l'énigme de la tour pour percer mes propres mystères.

D'abord, interroger les quelques habitants des maisons les plus proches. Première maison : chalet en bois, neuf, une balançoire dans la cour. Premiers voisins : un couple, jeune, la femme, grande, mince, brune, l'homme, plus grand encore, blond. Ils ne savent rien. Deuxième maison : sombre, peu accueillante, des arbres morts dans le jardin... Personne ne m'ouvre... Xième maison : façade blanche, volets marron, grand jardin coloré de fleurs odorantes. Xième voisine : petite, âgée, voûtée, cheveux courts poudrés de blanc par le temps. Enfin, une réponse ! M. Fumat : le propriétaire. Rien de plus sur la tour. Le propriétaire n'habite pas loin. Je m'y rends.

J'arrive devant une grande maison, un jardin immense habité de statues. Un chemin de pierre mène à une porte ouvragée. Un homme d'une cinquantaine d'années m'ouvre. Aimable, il accepte de me faire visiter.

Me voilà enfin devant la tour. La porte est en bois, simple. Comme ayant senti notre présence, la porte s'ouvre lentement. J'entre à pas hésitants. La porte se referme brusquement. Je suis seule. Dans l'obscurité. Mon cœur s'affole. Mes jambes tremblent. Une tâche, blanche, déchire les ténèbres et disparaît. Serait-ce la jeune fille de mon rêve ?

Je veux la suivre. Aveugle, j'avance en tâtonnant. Jaillissent alors des lumières. Elles illuminent ma nuit. Clair-obscur. Des escaliers se dessinent au fond des ténèbres. Pas à pas, je m'approche. Marche par marche, je monte. Je m'arrête. Une trappe. Je l'ouvre brusquement. Éclair de lumière. Éblouissement.

Eléna Béchet

Toile Abstraite

Cette maison appartenait autrefois à un vieux couple qui s'était éteint ici-même. Maison un peu trop isolée, toutefois rachetée, réappropriée, divisée en deux parties, réoccupée par une mère et son fils. Maison délabrée, nécessitant quelques rénovations, évidemment, maison d'époque, peu éclairée, relativement peu entretenue, ça suscitait quelques réflexions qui n'étaient pas les bienvenues. Le fils à l'étage supérieur, la mère à l'étage inférieur. Mère misanthrope, s'enlisant jour et nuit ici, ne s'y sentant pas à l'aise... Seule, entourée d'un vide lourd de passé, sur son corps, son dos, sa peau, elle le ressentait, ce regard qui la déshabillait, ce souffle qui la paralysait, cette ombre qui la caressait...

Cette maison, cent cinquante ans auparavant, pas encore construite, l'architecte réfléchissant au plan, élaborant des maquettes, faut-il garder les vignes, le verger, tout supprimer ? Pas encore d'histoire blottie contre son sein, le projet d'une grande famille sur le point d'être dessiné. L'aurait-elle choisi ainsi, ce projet, cette dame isolée ?

Cette maison, dans une dimension tout autre... Peut-être serait-elle fragmentée ? Serait-elle meublée d'ailleurs ? Et si l'on inversait un peu sa composition, si l'on modifiait certains de ses aspects, salle de bain boisée jusqu'au plafond, plan de travail tapis de moquette, murs en granite, que sais-je ? Installer le sofa dans les toilettes, le four en face du lit, avoir des meubles défiant la loi de la gravité, des fenêtres sur le sol, des portes au plafond ? S'y serait-elle mieux sentie si cela avait été ainsi ?

Cette maison, envahie par la végétation, où la nature a repris ses droits, canapés déchirés et perforés par les conifères, télévision ensevelie sous les fougères, évier encombré par les orties, roses trémières s'étant frayé un passage à travers la maison, canal de vaisseau végétal, plafond transpercé, serait-elle plus éclairée, serait-elle plus... Et elle, cette femme désemparée, comment l'aurait-elle transformée ?

Asie. Fragment de Statue XIX^{ème} siècle. Est-ce que ces fragments voyagent souvent ? On dirait les motifs d'une tapisserie type années quatre-vingt, une photographie tâchée

Tableaux

par le temps, floutée et estompée, ayant parcouru la mer, un souvenir perdu, un dessin peut-être, une peinture digitale, quoiqu'il en soit, elle en oublie même les couleurs, seules les formes se laissent apercevoir, ondulent et divaguent le long de ses prunelles, aveuglée, hypnotisée, les couleurs s'entrechoquent et se caressent, un mélange qui aurait le goût de la pâte d'amande, elle en est certaine, la douceur de la panne de velours, subtile alliance aux nuances délicates et cotonneuses... Un tourbillon de pétales cristallisés en quinconce autour de son cœur où l'on se perdrait presque, échos d'un horizon d'ailleurs, y résonnant... Sa tasse de thé, qu'elle tenait de façon distinguée, elle avait retrouvé ces quelques fragments entassés qu'elle découvrait pour la première fois, au fond dans le buffet, dans la maison, cette maison...

Marilyn

La Planche

C'était un matin de Mai durant lequel, pour une raison inconnue, je décidais d'arrêter un instant le trajet journalier qui m'amenait vers ma petite école pour observer les brise-lames. À marée basse, les jours d'été, on pouvait les apercevoir au bout de la plage et ce matin-là, je décidais enfin de les approcher. Je suppose que ma curiosité avait atteint son paroxysme et il me fallait la satisfaire.

Je traversais donc la longue plage de sable. Elle dévoilait un certain dégradé de couleurs qui correspondait aux niveaux de la marée. Au début, il y avait le sable blanc et chaud qui brûle les pieds des vacanciers en plein été. Puis, séparé par une ligne parfaite de coquillages mangés la nuit par des mouettes et rejetés par les vagues à marée haute, le sable brun, encore humide du passage de la mer. Ensuite venait le sable dur modelé en forme de vagues, qui fait mal au pied. Il paraît que c'est bon pour les pieds mais j'avoue que j'ai

toujours préféré l'éviter ou du moins passer dessus en chaussures. Enfin venait le sable vaseux, celui qui a passé la nuit sous l'eau et qui dégorge de sel et de crabes. Ce sable-ci colle aux pieds. L'amas de cailloux était enfin devant moi. Il s'agissait de roches qui avaient été posées ici dans le but, bien souvent réussi, d'empêcher les bateaux anglais ou néerlandais de venir accoster sur la plage. Il me semble qu'autrefois, lorsque la ville se faisait attaquer, les habitants éteignaient les lumières et allumaient seulement la tour du Leughenaer pour tromper les navires anglais. Leughenaer, ça veut dire menteur en flamand. C'est une tour qui se situe en plein milieu de la ville bien loin du port mais qui laisse penser que le port est plus loin, ainsi on retrouvait souvent des débris de coques ici et là.

J'observais la vie des crustacés sur la pierre quand du coin de l'œil, je vis une planche de bois. Je m'approchais doucement... Elle était usée par le temps et des couteaux, des moules et des crabes semblaient avoir décidé de loger là. En regardant un peu plus attentivement, je remarquais un clou. J'imaginais donc des histoires de grands vaisseaux qui venaient se briser sur les lames de fond. Ainsi me vint une question, une simple question une question peut-être un peu folle mais si élémentaire. Que faisait cette planche dans la pierre et qui l'avait laissée là ? J'essayais de prendre la planche mais, tel Excalibur dans son rocher, elle ne bougea pas, elle était coincée. J'imaginais la violence d'un choc qui aurait

fracassé un gigantesque vaisseau qui se serait transformé en miettes et dont seul aurait survécu une planche rappelant la violence de la mer. C'était décidé aujourd'hui, je mènerai l'enquête.

Il me fallait une première destination. Mais où aurais-je bien pu aller ? Il y avait bien le port : certains marins connaissent mieux les bateaux que leurs propres enfants lorsque ces fils de l'eau ne sont pas assez volages pour les connaître.

Enquête

À marée basse, les jours d'été, on pouvait apercevoir à travers les brise-lames, une planche qui était fortement coincée dans les pierres. Je traversais la longue plage de sable, encore parsemée des débris de coquillages mangés la nuit par les mouettes, pour arriver devant le brise-lames. La planche ravagée par le temps semblait provenir d'un bateau. Je décidais donc de mener l'enquête sur la provenance de ce morceau de coque en partant rapidement au port. Le musée de la marine aurait sûrement une piste à me donner.

L'hôtesse d'accueil, une dame qui semblait élégante au premier abord me fit rapidement déchanter. Elle répéta à trois reprises que les gens du musée travaillaient et que mes histoires de planche n'avaient aucune importance pour eux. J'hésitais à payer mon entrée. Mais il aurait fallu aller chercher l'argent et revenir, puis trouver à l'intérieur du musée un

spécialiste des batailles marines, en espérant qu'il ait la réponse et qu'il puisse me la donner instantanément. Alors, il aurait fallu que je me souviensse de sa réponse et pour cela que j'aie demandé à la réceptionniste de quoi noter, mais au vu de l'accueil qu'elle m'avait réservé, j'imaginais que la seule chose qui l'aurait empêchée de m'envoyer paître plus loin serait la politesse qui incombe à son job. Il me fallait donc un autre plan et pendant que l'hôtesse me balançait son plus grand discours sur la place des historiens auprès des travailleurs du port, je faisais la liste des personnes qui pourraient me renseigner. Il y avait Raph, le vieux pêcheur de la jetée. Il connaissait plein de choses mais bien souvent je le suspectais de romancer et d'amplifier ses histoires. Il y avait aussi le jeune de la bibliothèque. Passionné de bateaux, il avait sûrement lu des choses sur les anciennes batailles. Il faudrait qu'il aille dans son antre chercher le livre qui parlerait précisément de la bataille et trouve le chapitre exact où serait mentionné le nom précis du vieux bateau.

Dérivation

Je me souviens d'un matin froid d'hiver. La mer frappait la digue avec violence et parfois venait atterrir sur les terrasses des restaurants. Au loin, les pauvres petits lampadaires étaient presque inondés mais, au vu de la tempête que la mer avait déclenchée, aucun marin n'aurait pu sortir par un temps pareil.

Quand je passais, quelques mois plus tard, un début d'après-midi de printemps, la mer était éloignée. Le soleil doux des beaux jours mettait en lumière les quelques vagues et se reflétait dans le noir des lampadaires. Les brise-lames pointaient le bout de leurs têtes et au loin quelques bateaux privés voguaient tranquillement pour profiter du calme et du soleil.

La chaleur étouffante d'un après-midi d'été m'inspirait de retourner voir la mer. Cette fois-ci elle semblait ne plus exister tellement elle était loin. La plage à son heure de gloire se faisait piétiner par les vacanciers en tout genre qui profitaient du temps. Les brise-lames s'étaient complètement dévêtus. Les petits pêcheurs de l'été cherchaient les coquillages et crustacés qui vivaient toute leur vie sur les monticules de pierres. Les lampadaires avaient disparu à cause des rayons bien trop lumineux du soleil et les bateaux étaient nombreux et chacun semblait profiter du soleil.

Au détour d'un début de soirée d'automne, j'arpentais la digue. Les brise-lames se rhabillaient doucement tandis que les vacanciers avaient disparu. La plage perdait de sa superbe et la mer gagnait du terrain. Le soleil à l'agonie laissait briller son reflet sur les vagues et les lampadaires allumés dévoilaient un paysage orangé, lumineux, où les rares bateaux restants commençaient à rentrer.

C'était avec tristesse que je venais dire un peu plus tard adieu à cette plage. Cette nuit-là rien n'apparaissait à part les deux points blancs des lumières des lampadaires. Le reste, était de la couleur du deuil. Comme si la mer me disait adieu.

Luckas Faonio

Postface

« Pourquoi ya-t-il un mur ? »

« *L*es facs de lettres sont peut-être les endroits où, auteur, on est le moins invité. Ce n'est pas si paradoxal : elles n'ont pas vocation à former à l'écriture, et leur savoir recoupe rarement les outils dont nous sommes en recherche, qu'on emprunte souvent plutôt à la musique, l'architecture, la sculpture ou autre métaphore. Nous-mêmes avons peut-être plus curiosité des lieux où on travaille les sciences, l'abstraction, l'optique ou l'espace, et les croisements sont plus fréquents avec ceux qui étudient la ville, ou l'écologie.

Il y a des obstacles : pour écrire, on traverse verticalement les temps, on interroge Proust lisant Baudelaire, ou Flaubert lisant Rabelais – la division par siècles, il n'y a guère qu'en France qu'on la maintient. Et la

notion de genre : poésie, théâtre, roman opère peu dans le contemporain.

Mais heureusement, s'il s'agit du numérique, de l'édition, et aussi de l'écriture comme pratique, lorsqu'on croise des lieux qui font exception à ces routines, on se retrouve ensemble comme des frères (le masculin ici importera peu).

En musique, il y a encore trois ou quatre décennies, on apprenait aux enfants les rudiments du solfège, ou de la battue, le mot est lourd pourtant, puis tout le monde s'escrimait à la flûte à bec, ensuite on vous demandait enfin quel instrument avait votre prédilection, et on vous mettait dans les mains un objet d'industrie verni de taille réduite, pour les gammes. La musique a su s'émanciper de tout ça, mais l'écriture ? Des lieux sont apparus bien récemment, prolongés par des masters de création littéraire, et ça donne de l'oxygène.

Ça, c'est pour le contexte. Après, moi je suis de l'ouest. Je sais de quelle gare il faut partir pour rejoindre telle ville, mais je camoufle autant que je peux mon désarroi géographique, pareil que je dissimule autant que je peux ma difficulté à reconnaître les visages. Ça ne m'empêche pas de poser des questions : comment on est passé de telle ville à telle autre, comment était le paysage de l'enfance, et comment on vit, là dans la ville d'adoption. Ou ce que ça change, que l'université soit celle de la ville qui était déjà la

vôtre, ou bien que vous y soyez venu depuis loin, voire très loin.

C'était l'année dernière, j'étais arrivé par le train vers 22h, hôtel touchant la gare, donc rien vu de la ville qu'une fenêtre sur rail, avant qu'au matin la voiture d'Anaïs Guilet me prenne au passage. Cette surprise déjà de quitter la ville par cette courbe en bonne grimpette : là-haut il y avait des vaches, et on voyait les montagnes.

C'est difficile de savoir pourquoi on se sent bien tout de suite, et les ressorts de cette alchimie. Je crois que la confiance envers les deux enseignantes à l'initiative de tout cela (et ce n'est jamais acquis d'avance, dans les conditions actuelles de l'université, et la résistance à l'écriture comme pratique – la belle phrase de Lautréamont : « la poésie doit être faite par tous, et non par un »), cette confiance est déterminante, merci donc à Anaïs et à Dominique Pety. Et pas facile non plus de trouver la bonne place : elles se sont assises avec les étudiantes (allons, tentons le féminin générique, elles étaient les plus nombreuses), et ont assumé la double tâche discrète de l'accompagnement, l'appui individuel quand il faut, l'humilité des photocopies ou du café, et la logistique plus lourde et complexe d'un blog WordPress, puisque tout s'écrivait directement en ligne, se lisait projeté sur le mur, et que les moments les plus forts étaient certainement ceux où chacune (et chacun) s'en allait

écrire et fictionner directement dans le blog d'une ou d'un autre.

Le lieu compte, aussi : une salle de prestige, et alors ? il faut partager avec réunions, conseil d'administration ou soutenance de thèse, mais pour l'écriture je maintiens qu'il faut aussi de la place pour le corps, pour bouger, marcher et crier, pour s'isoler dans un coin ou se rassembler par affinités. Mention aussi, dès maintenant, à Svenja Jarmuschewski qui a pris du temps sur sa thèse pour se constituer assistante, médiatrice, sauveuse même de l'auteur perdu dans les passages étroits de la vieille ville.

Alors, puisqu'ici ce sont les textes de l'année suivante, les mêmes enseignantes, la même salle, mais d'autres voix et d'autres visages (et majorité au féminin encore : majorité ?), dire avec simplicité et reconnaissance ce qui m'a bousculé bien plus qu'attendu, et n'a fait que se renforcer à mesure des heures : il y a, dans le mot « université » ce vieux rêve d'universel, cette phase où on se rassemble pour apprendre, certes, mais pour se séparer des apprentissages préalables, ceux du lycée, ceux de la structuration familiale. Ceux de ma génération savent ce qu'ils doivent à leur traversée, même erratique, même chaotique, même dans les difficultés graves, de cette transition que sont les années universitaires, leurs bifurcations et ruptures.

La grande salle, qui rompait avec la hiérarchie scolaire, comptait beaucoup pour cela : non pas une salle

pour s'y enclorre, mais la liberté d'un espace qui repoussait le dehors, nous en séparait pour le mieux voir.

Je suis né en Vendée, d'une famille d'instituteurs et institutrices, où l'École normale (ce qu'on disait tel) avait fonction d'accès, d'intégration sans que cela soit dû à la notabilité ou à l'argent. L'université tient ce rôle : je sais, pour avoir travaillé ces dernières années en école d'arts, la bataille permanente que c'est devenu, entre petits boulots, salariat, et le prix de l'indépendance même pour une simple chambre. Dans la proximité de ce groupe, pendant deux jours, cela sautait à la figure : cette mission essentielle de l'université ouverte à toutes (majoritée toujours), toutes les questions ouvertes, et les misères du dehors un moment entre parenthèses.

Notez bien que je parle toujours de ma première venue à Chambéry, l'année précédente, et la joie que ça a été lorsqu'Anaïs Guilet et Dominique Pety m'ont proposé qu'on rempile. Ce n'est pas si simple : dans ce cas, quand on rentre dans la même salle, on s'imagine que les voix de l'année précédente résonnent encore, qu'on prolonge les mêmes textes. On doit partir sur de nouvelles pistes, sinon on se prendrait les pieds dans le déjà dit, et on suppose que celles-là (et ceux-là aussi, allons, parce qu'ils étaient chouettes aussi, les garçons) ont déjà accompli les préliminaires de l'année précédente.

Et pourtant, croyez-en ma vieille, vieille expérience, un groupe dur, costaud, qui faisait bloc ensemble. N'est-ce pas, l'étudiante qui me faisait face dans le grand U des tables et dont le visage me servait de baromètre, puis le lien complice qui s'en établissait.

Un workshop de deux jours, c'est comme une impro jazz : on arrive avec des pistes bien repérées, mais, dès que les premiers textes arrivent, il faut amplifier, élargir, bifurquer, venir là où ils nous invitent.

Ils pratiquent l'écriture de fiction pour la première fois ? Alors, pour y réussir, l'obligation de se placer sur un terrain que tu n'as pas exploré encore, faire que pour toi aussi ce soit une première fois (pas les six ou huit propositions, mais disons au moins deux d'entre elles –, et, pour celles que tu as déjà tentées ailleurs, les tordre, les pousser à la limite). Alors on s'est risqué chez Emmanuelle Pireyre, et c'était bien. Alors on a projeté au mur des extraits du film *Le camion* de Marguerite Duras, et c'était bien.

Et d'autres fois, ça prend un chemin que tu n'avais pas prévu, tu te dis que ça va tout rater, que tu as lancé le bouchon trop loin, ou que tu n'étais pas assez armé pour te risquer en cet endroit. Avec Anaïs Guilet elles et ils explorent les questions de l'édition, du numérique. Avec Dominique Pety les questions de la ville, du territoire et du paysage. Je veux associer aussi le travail que mène avec elles et eux

Sylvain Santi : alors l'enseignant est à la fois celle ou celui qui prépare, mais qui prolonge. Accueille et valorise.

Dans les textes rassemblés ici, on trouvera une proposition qui m'a totalement désarçonné : j'avais proposé qu'on parte du Dora Bruder de Patrick Modiano, parce que le visage de la jeune fille qu'il poursuit, à partir d'une coupure de journal, en 1941, restera absent jusqu'à la fin. L'enquête, le chemin, aura remplacé ce que l'époque rend évidemment terrible, au plus élémentaire sens du terme : la disparition d'une adolescente de quinze ans.

Et c'était notre deuxième session, est-ce que nous étions encore dans la réalité immédiate ? Moi qui n'aurais jamais proposé en atelier qu'on s'embarque dans les contes fantastiques nés des peurs de l'enfance, voilà que chacun des textes y était parti : elles (et ils) s'étaient emparés du thème, et un voyage s'était amorcé, qui n'avait plus rien à voir avec la pédagogie ni l'écriture dite créative, mais le mystère de l'imaginaire, de la voix, l'invention et pourtant, derrière chaque porte, chaque mur et chaque fenêtre s'ouvrait ce à quoi la littérature seule donne accès, et moi j'en aurais pleuré. L'adolescente perdue, c'était elles-mêmes qui lui redonnaient vie, dans les peurs et audaces, les deuils et les joies, les labyrinthes infinis du réel et du rêve, et ce n'est même pas moi qui avais demandé ça.

Je suis timide, je n'ose même pas ici recopier les prénoms (les leurs, aux filles et les leurs, aux garçons) mais je

le leur ai dit clairement : on peut avoir toute la bouteille qu'on a, après tant de barouds et de chemins dans les ateliers d'écriture, il y a de ces partages, il y a de ces magies.

Je les revois après nos pique-niques du midi, nous les profs avec nos plateaux-repas, prolongeant par des jeux et rébus, ou bien racontant ce que c'est, quand on fait des études de lettres, d'aller le dimanche faire le ménage dans un Ehpad.

Je leur ai dit : c'est un beau cadeau de vie. En tout cas, ce n'était pas un partage ordinaire.

Ce serait prétentieux, l'année de vos soixante-sept balais, de parler de fraternité et de s'y inclure : mais vos visages, vos prénoms, je les porte et ils me portent. De loin, dans cet après, trois mois plus tard, où on a l'impression de parler soudain du siècle précédent, on continue de le chuchoter, le prier au plus ferme : tout le meilleur, qu'on souhaite, sur les chemins de vie.

François Bon, Juin 2020.

Sommaire

Obsessions	11
L'homme et la mère	13
L'ascenseur.....	19
On ne ment pas à Lolita Clerc	25
Il était une folle	33
Espaces en mouvement	39
Variations d'éternité	41
Memoriam Dolorum	45
La trappe	51
Le portrait de son âme	57

Espaces secrets	73
Le passage au fond du jardin.....	75
Cette maison... ..	77
Si je l'avais écrit... ..	83
Jardin d'enfance	89
Descente vers le noir... ..	95
Tableaux.....	101
La Tour	103
Toile Abstraite	107
La planche	111
Postface.....	117
« Pourquoi ya-t-il un mur ? »	119

Textes créés à l'Université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue
Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex. Tous droits réservés.

*Cage collègue
enlèvement abando-
née jardin souvenirs
apparition nacré vide-
secret fermeture
 clés noir
 spectre
 complots
 rétrospec-
 tion forêt-
 trappe*

*L
e

c
o
l
l
e
c
t
i
f*

*histoire
mer-
veilles*